

La vie s'annonçait claire et lumineuse. Les vacances s'approchaient à vitesse d'autant plus grande que Christophe MacAbiaut venait de terminer ses examens de Détective. En histoire de la Police il avait eu un sujet « hyper fastoche » : Le rôle des médecins légistes dans l'Affaire du Duc de Romboud. L'affaire qui avait permis à la médecine médico-légale d'acquérir en France ses lettres de noblesse!!! Et c'était tombé à l'examen!!! Y'avait vraiment pas de quoi s'en faire.

Christophe rentrait donc de la fac - il avait cours à Jussieu, et se sentait moitié homme moitié amiante dès qu'il entrait dans l'enceinte de la fac-, par la Rue du Cardinal Lemoine, voyant de Henri IV quelques murs et du Panthéon un morceau. Par la Rue Mouffetard ensuite, humant l'odeur fraîche des paninis et des sandwichs grecs. Il avait faim, et se rendit compte qu'il n'avait pas mangé. Il décida de faire un crochet par *Le Petit Grec*, qui faisait sans doute les meilleurs grecs de la Montagne Sainte Geneviève. « Salut Philippe, c'est bon? »

Philippe était en train de manger un sandwich grec, apparemment peu gêné par les 35 degrés centigrades que le soleil tout jaune envoyait sur Paris. Christophe n'écoula pas la réponse, sûr qu'il était de toute façon impossible de distinguer les mots d'une bouche pleine de pita, de sauce blanche et de viande grasseuse. Mais il était content : si Philippe pouvait supporter le sandwich et la chaleur, rien ne pourrait arrêter le détective.

Ce fut quand même dur, et il ne termina pas tout à fait le reste de pita dégoulinante d'huile chaude. De loin, il apercevait l'Ecole, actuellement lieu de torture pour de nombreux khâgneux. C'était les oraux en ce moment, et l'Ecole bruissait de rumeurs et de futurs conscrits. Bernard G.-Gabriel, le copain de Frédérique, qui avait intégré l'année précédente, devait passer cette après-midi en histoire, à moins que ce soit en maths... Il ne savait plus. Hier, c'était Francis Canne, qui avait, avec une prestation brillante, réussi à faire pleurer Boyau et Renner, les deux parangons de bêtise qui tenaient lieu de jury de... de Philosophie? Henri IV s'en sortait encore bien.

Christophe, arrivé devant le portail de l'Ecole, jeta un coup d'oeil à sa droite, au chantier de reconstruction du pavillon Pasteur, qui s'était écroulé à la fin d'une de ses précédentes aventures¹.

« Salut Anne!

- Salut Christophe. Alors cette histoire de la Police...?
- Bah, un sujet hyper-bâteau, le médico-légal... Et la linguistique?
- M'en parles pas... »

Si Anne est là, vous vous doutez que Julien n'est pas loin. Et vous avez raison, il accompagnait Klara à son oral d'Allemand, ce qui ne devait poser aucun problème étant donné la poitrine volumineuse et l'allemand irréprochable de l'amie teutonne de Julien. N'empêche. Il l'accompagnait. Et si vous continuez à vous poser des questions, vous demandant pourquoi tout le monde semblait se retrouver à passer des oraux et à accompagner des gens aux oraux, il serait nécessaire de lire un peu de Bourdieu. Laissons le s'exprimer lui même:

¹ Voir *L'affaire Lapage ou Nightmare on Ulm Street*.

« *La structure du champ intellectuel - qui n'est visible que d'après la position différentielle que le sujet occupe à l'intérieur du champ, position elle-même dépendante de plusieurs paramètres tels l'existence, à un degré plus ou moins incorporé, d'un habitus dont l'intuition ne nous autorise qu'à croire en la possibilité d'une lutte pertinente - ne se reproduit que statistiquement, si l'on entend par là l'impossibilité d'une frontière qui séparerait deux espaces distincts, puisque la continuité du monde social, tel un nuage qui n'est en fin de compte qu'une accumulation de gouttelettes, suppose et présuppose que l'on prenne et comprenne en considération - dans les deux sens du terme - la multiplicité des propriétés, qui ne sont jamais à la fois présentes ensemble, mais dont l'absence détermine le goût de classe, ce que j'ai de toute façon déjà dit dans La Distinction.* »

Voilà donc pourquoi.

Détachant ses yeux des atours fastueux de Klara, Christophe se retourna et demanda à Anne si elle m'avait vu. Selon elle, j'étais dans ma chambre en train de travailler. Christophe en effet m'y trouva. Il venait me remettre quelques notes sur une affaire qu'il avait trivialisé², afin que j'en rédige le rapport destiné aux Archives du Château de Gwinbeth. Je lui fis part des derniers ragots. Il n'était pas au courant de tous, ce qui me rassurait dans ma fonction de enseignant. Il pensait partir pour le pays imaginaire - c'est comme cela qu'il appelait le Royaume de la Princesse Florence - très bientôt, d'autant plus qu'il était obligé d'y aller à pied, les fées n'ayant pas encore trouvé le moyen de le téléporter. Il n'avait plus qu'à faire ses bagages.

« Nantes, Nantes, Naaaaantes! » entendait-il, quand, de ma chambre à la sienne, il traversait l'Ecole. Bastien Millherr criait, échevelé (échevelé, vraiment?), qu'il avait vu un exposé de littérature française génial, formidable, et que le candidat qui l'avait produit venait de «Nantes, Nantes, Naaaaantes!». Nicholas-Xavier du Bosquet de Terre-Neuve, qui était accompagné par Bastien à son épreuve orale de sociologie semblait n'écouter que d'une oreille les propos de son camarade, pensant surtout à distinguer analyse longitudinale et analyse transversale. Petit à petit, les cris nantais s'amenuisaient, jusqu'à se joindre au bruit de fond indistinct.

C'est à ce moment précis que Mac fut renversé par une furie blonde - Klara! pensa-t-il un instant, juste le temps de se rendre compte que, *petit un*, le choc n'avait pas été amorti par l'air-bag naturel qui soulignait la silhouette de la germanique Lorelei, et que, *petit deux*, c'était Bénédicte-Marie qui était en retard pour la messe. Vincent Alexandre avait du mal à suivre le rythme de sa bonne-amie, une scoute qui avait l'habitude des courses en forêt. Il aida Christophe à se relever, alors que Bénédicte-Marie, à plusieurs couloirs de distance, empessait Vincent de se dépêcher.

Christophe n'avait encore jamais entendu parler d'une messe en plein après-midi. Ces Talas, ils sont quand même étranges... Pas plus étrange cependant que ce cri récurrent, « Nantes, Nantes, Naaaaanntes! », qui semblait avoir fait le tour de l'Ecole

² Trivialiser quelque chose, c'est à dire la rendre triviale, au sens mathématique du terme.

et revenir dangereusement vers Christophe. En fait, non, c'était vers Louis Calinamor, un Nantais qui avait intégré l'année précédente, un historien, que se dirigeaient les cris de Bastien Millherr, qui, mais faut-il le souligner, avait habité Nantes, Nantes, Naaaaantes, une partie de sa vie, et qui, voyant Louis soutenir le candidat nantais qu'il venait de voir, s'empressait de leur annoncer son amour pour cette si belle ville.

Et soudain, ce cri cessa, faisant place :

AU SILENCE D'UNE APRES-MIDI D'ETE

PAR HALENSON

« *Le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop tard* », Aragon, *Il n'y a pas d'amour heureux*.

« *I'm a Lumberjack and I'm Okay, I sleep all night and I work all day.* » The Monty Python.

« [...] dans les situations ordinaires de l'existence bourgeoise, les banalités sur l'art, la littérature ou le cinéma ont la voix grave et bien posée, la diction lente et désinvolte, le sourire distant ou assuré, le geste mesuré, le costume de bonne coupe et le salon bourgeois de celui qui les prononce. » Pierre Bourdieu, *La distinction*, p. 194.

Cette sorte de silence n'avait jamais plu à Christophe. Parce qu'elle annonçait toujours quelque chose de contrariant. Le silence du moment qui s'écoule entre la découverte d'un cadavre et l'arrivée de la police. Le silence de l'attente.

Vite, il sortit son carnet à pensées, et nota à toute vitesse ces quelques mots, de façon à étoffer le recueil de mémoires qu'il menaçait, de temps en temps, d'écrire.

Il n'a certes jamais publié ce recueil, mais il faut reconnaître qu'il avait raison. Quelque chose était arrivée qui allait contrarier Christophe MacAbiaut. Oh, ce n'est pas un meurtre, Péroc était bel et bien emprisonné. Pas non plus d'histoire de fées et de sorcière. Juste une disparition, un enlèvement.

On venait d'enlever, sous les yeux de ses camarades, Bastien Millherr!!!!

Le silence promettait de durer.

Le commando sortit de l'Ecole aussi facilement qu'il y était entré et leur voiture démarra à toute vitesse. Disparaissant dans les méandres de Paris.

Il n'y avait aucune piste, aucun indice.

Chapitre premier : Ca, c'est une affaire pour Christophe MacAbiaut.

Louis Calinamor, une fois passé le premier moment de stupéfaction, monta un étage en courant, se précipitant vers la turne de Mac, et sur son propriétaire, par la même occasion, occupé à gratter quelques mots sur un carnet pourri. Mac se retrouva pour la seconde fois de la journée le cul par terre. Il ne retrouva jamais son carnet, perdu corps et biens dans la bousculade³.

Mac fut mis au courant en quelques secondes et descendit les quelques marches qui conduisaient au lieu du crime. Louis lui raconta :

« Ils sont arrivés comme ça, en courant, et ils ont attrapé Bastien. Un pour le buste et deux pour les jambes. Ils lui ont mis un bâillon et lui ont vraisemblablement injecté un produit puisqu'il a parut s'endormir. Ah! oui, le dernier mot qu'il ai distinctement prononcé fut « Nantes! », et à ce moment là, il nous regardait, demandant de l'aide... »

Le concierge n'avait rien vu. Rien entendu. Pour tout dire, il s'en foutait complètement. En effet, depuis l'effondrement accéléré de la montagne Sainte Geneviève, il avait plus ou moins perdu sa belle loge, et en tenait MacAbiaut responsable.

Le commissaire Lamouque ne tarda pas à arriver. Ancien assistant du commissaire Péroc, il avait été nommé commissaire après que Péroc a été condamné. Il demanda à visiter les lieux du crime. Christophe lui raconta l'enlèvement. La nouvelle commençait à se répandre dans l'Ecole, de façon déformée, et on ne savait plus qui avait été enlevé, quand et où cela s'était passé. Fin d'après-midi, maintenant, fins d'oraux dans la tristesse et dans la joie. Il faudrait recommencer le lendemain, mais d'ici là, on allait pouvoir se reposer.

Mais pas Christophe.

Et ça le faisait chier : Rien n'aurait du se passer comme ça. D'habitude, les coupables se tenaient dans un cercle restreint de personnes. Genre *Dix petits Nègres*. Mais là, il y avait un nombre gigantesques de coupables possibles, de *coupablables*, pensa Christophe. Il savait néanmoins qu'il aurait à interroger de nombreuses personnes... Mais la priorité des priorités, c'était de trouver Léonard Darlan, l'*alter-ego*, l'éminence grise de Bastien. Autant ce dernier était brun, autant Léonard était blond. Autant l'un était expansif, même s'il lui arrivait, tel un vieux gramophone, de répéter à l'infini un mot, et un seul, autant l'autre se taisait, la tête penché et le regard malicieux... Il allait être difficile de trouver Darlan. Cependant ce dernier, également grand ami de Nicholas-Xavier du Bosquet, avait assisté à son exposé, et avait attendu un moment Bastien à la sortie de la salle dans laquelle se passaient les épreuves, puis, entendant par hasard une conversation disant que MacAbiaut avait une nouvelle enquête

³ Je me soupçonne d'avoir réussi à le récupérer, mais je ne peux en dire plus...

sur les bras depuis qu'un fou qui, criant « Saint-Nazaire, Saint-Nazaire », avait étranglé le jury de Mathématiques, s'acharnant avec un piolet sur la jeune Babeth Logik, avait été neutralisé par... Entendant cette conversation, et en extrayant le noyau de vérité sur le tissu de rumeurs et d'exagération de fin de journée, Léonard se demanda si, tout compte fait, Bastien n'était pas quelque peu impliqué dans cette histoire...

« Tu dois être Léonard Darlan, demanda Christophe au grand blond à la tête penchée.

- ..., commença par répondre Léonard, hochant la tête, puis, se rendant compte que c'était le détective, que tout le monde connaissait au moins de vue dans l'Ecole, se reprit et comprit qu'il était arrivé quelque chose à Bastien Millherr. Que lui est-il arrivé? Il n'a quand même pas étranglé un jury?

- Non, mais il a été kidnappé... enlevé serait plus précis, oui, enlevé, par des inconnus...

- Il faut aller tout de suite chez lui⁴! il m'avait prévenu: Si un jour je suis enlevé, il faudra tout de suite aller chez moi. Voici la clé. Mais je ne sais pas pourquoi il tient tellement à ce que j'aille chez lui!

- Est-ce que tu as l'adresse de ses parents?

- Non, son père est en ce moment en mission archéologique au milieu du Népal, et sa mère est dans un sous-marin atomique, sans possibilité de communication avec la terre ferme, pour des raisons militaires. Son frère vit en ermite dans un igloo au pôle nord, et sa petite soeur ne parle que le Swahili, et pour trouver un interprète, ça va pas être du gâteau.

- Ah, et merde. »

Cette enquête s'avérait des plus étranges...

L'appartement de Bastien Millherr avait été « visité » peu de temps auparavant. Mac et Lamouque, accompagnés de Léonard Darlan, avaient découvert un véritable carnage : le canapé-lit avait été déchiré de long en large, les étagères étaient à terre, le bureau saccagé, et la collection de peignes précieux de Bastien avaient été réduite en poussière. l'ordre méticuleux qui, ordinairement, régnait dans l'appartement de Millherr avait disparu, cédant la place au désordre brutal. Apparemment, les saccageurs cherchaient quelque chose de précis - Mac se fondait sur son expérience personnelle et la lecture de nombreux romans policiers, dans lesquels la scène du saccage, retour romanesque de la scène primitive, peut-être, introduction du désordre dans l'ordre de l'intrigue, mettait toujours de l'ambiance. Mac sortit un nouveau carnet, à la fois pour noter cette dernière et fabuleuse pensée - il en avait eu au moins trois aujourd'hui, bonne journée - et pour noter à la manière du détective qu'il était, les indices précieux.

A part les livres de khâgneux, je pense aux livres d'Histoire genre *Sirinelli et alii*, et les livres de Droit - Bastien, quelque part, faisait des études de Droit - il y avait peu de choses... *L'Histoire de Nantes* en 15 Volumes, peut-être, mais c'était un livre de famille, écrit en 1937 par l'arrière grand-père paternel de Millherr, Euthelme-

⁴ Précisons : Bastien, au contraire de nombreuses personnes, n'habitait pas à l'Ecole même, mais plus loin, dans le Cinquième Arrondissement.

Xénulphe Millherr, et auquel Bastien accordait une grande importance. Léonard n'avait pas vraiment pris au sérieux ce que lui avait dit Bastien quand il lui avait remis sa clé, quelques semaines auparavant, disant qu'il se savait menacé, et qu'il risquait d'être enlevé, voire assassiné. Il lui avait dit : « Chez moi, tu trouveras. » Ce qui n'aidait pas beaucoup MacAbiaut. Léonard se dirigea - à moitié guidé par l'instinct, à moitié par réflexe pavlovien - vers *L'Histoire de Nantes*, et commença à la feuilleter... Et, entre deux pages, ou plutôt à l'intérieur d'une « fausse page », en fait deux pages collées l'une à l'autre, un mince papier-bible, rédigé de la main de Bastien Millherr.

Chouette, un indice.

Un numéro de téléphone.

Ah?

Avec un nom, ou plutôt un prénom, Julietta.

Ah!

Il fallait téléphoner. Ce qu'ils firent après avoir vérifié si le téléphone de Bastien n'avait pas été truffé de micros.

« Dring...

- Allô? dit une voix de femme à l'autre bout de combiné.
- Pourrions-nous parler à Julietta?
- C'est moi-même.
- Connaissez-vous Bastien Millherr?
- C'est mon fils!
- !... Mais je vous croyais au beau milieu de l'Océan, dans un sous-marin atomique?
- Les secrets mouvements de l'Armée sont impénétrables... Mais qu'est-ce qui se passe avec Bastien?
- Il a été enlevé, Madame.
- Oh les connards! J'arrive. »

Chapitre deux : Général Julietta Millherr, kalachnikov et bazooka.

C'est une poignée minuscule d'heures plus tard que Julietta Millherr sauta au dessus de Paris, laissant le contrôle de son Mirage 2000 au copilote. Grâce à ses lunettes à infrarouge, elle pu facilement diriger son parachute vers la Cour aux Ernests de L'Ecole Normale Supérieure, où l'attendaient un petit comité d'accueil, Léonard, MacAbiaut, Louis Calinamor, et aux fenêtres, Anne, Julien et Klara, qui ne rataient rien d'un spectacle qui se promettait d'être intéressant.

Passée maître dans l'art de l'atterrissage en terrain difficile, Julietta Millherr réussit à se poser au beau milieu de la cour, sans toucher le moindre arbre avec son parachute, et sans même tomber dans le bassin aux Ernests. Julietta était militaire de carrière, elle avait le rang de générale, mais la connaissance qu'elle avait du fonctionnement des moteurs nucléaires (elle avait un doctorat de physique nucléaire) la rendait indispensable au haut commandement français. Ceci explique qu'elle ait pu disposer d'un Mirage 2000 pour venir trouver son fils. Elle ressemblait d'ailleurs physiquement à Bastien, les cheveux bruns, la même élégance dans son treillis que lui dans le manteau qui, posé sur la veste qui mettait un gilet en valeur, était en adéquation avec la chemise qu'éclairait une pochette assortie au cartable qui donnait à la montre et au stylo plume un air savamment rétro. *Tout d'une pièce*, telle était la devise des Millherr⁵. C'était une femme de poigne, qui avait fait, alors qu'elle était volontaire parachutiste, une grande partie des campagnes africaines de l'armée française. C'était un *Destin*, comme seuls les romans peuvent en produire, et qui paraissent si peu réels que la seule arme que l'on a à l'écoute du récit de sa vie semble être le fou-rire.

Or, il est inutile de préciser que Julietta Millherr n'appréciait pas le fou-rire. Elle attendait presque que MacAbiaut se mette au garde-à-vous, ce que le détective ne pouvait accepter. Leur première confrontation fut donc explosive.

« C'est vous qui êtes chargé de la sécurité dans cette école? Et bien je ne vous félicite pas, c'est un vrai bordel. Mon fils se fait enlever en plein jour par un commando et vous n'êtes pas capable d'empêcher cela ou de vous magner le cul pour le retrouver... »

La réponse de MacAbiaut fut double, intérieurement, il disait « Merde », extérieurement, il tentait d'arrondir les angles, quoique cela ne soit pas si facile que cela. Il lui expliqua qu'il n'était pas chargé de la sécurité de l'Ecole, mais qu'il était tout simplement élève-fonctionnaire-détective, et que rien ne pourrait réussir à empêcher un commando armé, qu'elle devait en savoir quelque chose.

« Holà, je n'apprécie pas qu'on me réponde sur ce ton, jeune homme. Sachez que, quand tu pissais encore dans tes couches, je sautais sur Kolwezi. Alors tu la fermes, ta grande gueule. »

La collaboration allait s'avérer difficile. Et il n'y avait aucun indice.

⁵ Sur la famille de Bastien Millherr, se référer à l'étude encore inédite de N't'h'igh Millherr, *M'gg'tc-o Millherr*, Histoire d'une famille, les Millherr, Presses Universitaires du Swaziland.

Mais, fidèle à l'esprit militaire qui guidait la plupart de ses actions, elle demanda à faire un *briefing*, autour d'une table, et exigea la présence du plus grand nombre de personnes connaissant son fils.

Quelques minutes plus tard, donc, à la cuisine du Deuxième Rataud, c'est à dire du deuxième étage de l'ENS, face à la rue Rataud, un conseil de guerre commençait. Y étaient présentes les personnes qui avaient accueilli Mme Millherr dans la cour aux Ernests, plus Anne et Julien, qui avaient fini par se joindre au groupe, trop curieux pour attendre plus longtemps. Julietta Millherr avait aussi exigé l'absence de toute force de police, niant l'efficacité des non-militaires.

Elle cherchait avant tout à savoir si son fils s'était douté de quelque chose. Et en effet, Léonard Darlan précisa ce qu'il avait dit à mots cachés précédemment. Selon lui, Bastien Millherr se sentait observé. Voici le récit que *Ordre et vertu, Mémoires d'un jeune conservateur* présente:

« C'est vers la fin du mois de Juin 1996 que Bastien Millherr fut enlevé, presque sous mes yeux, par un commando que, sur le moment, nous ne pûmes identifier. Tous, nous fûmes très touchés par cette nouvelle irruption du crime le plus sauvage dans l'enceinte de l'Ecole Normale. Et même si l'on ne pouvait imputer l'entière responsabilité au « détective » qui se plaisait dans le sang et la vengeance, on ne pouvait non plus nier que sa présence dans ce qui était encore l'année précédente un havre de paix dans une cité de perdition avait anéanti ce qui faisait la Grandeur de l'Ecole, à savoir la liberté de vivre en sécurité autour d'un bassin et de quelques poissons, au beau milieu de Paris. Mais voilà, cet homme avait mis son intelligence, qu'on ne pouvait nier, au service des bas-fonds et de la basse police. Il fut incapable, je dis bien incapable de commencer à enquêter avant que la mère de Bastien arrive à Paris. Pourtant, les pistes et les indices que je lui avais donnés, de façon à retrouver le plus vite possible Bastien - je croyais encore que MacAbiaut avait quelques talents de détective - ne l'avaient pas, semble-t-il, le moins du monde intéressé. Pourtant Bastien m'avait plusieurs fois dit qu'il se sentait suivi, espionné. Nous étions cependant plusieurs à croire que Bastien, qui parlait souvent beaucoup, et beaucoup trop souvent parfois, ne cherchait qu'à entretenir autour de sa personne le halo de mystère qui le caractérisait. Jamais nous ne crûmes possible que Bastien fût effectivement menacé, tout au plus arrivâmes nous un jour à penser que ce n'était que surveillance de routine des services spéciaux du gouvernement protégeant le fils d'un militaire de haut rang. Quelques jours avant son enlèvement, Bastien me donna sa clé, me disant que si il disparaissait, il fallait pouvoir aller dans son appartement assez facilement. Et en effet, c'est là que je trouvai le numéro de téléphone de Julietta Millherr, qui allait pouvoir rétablir la situation de main de maître. Grâce à moi, l'enquête avait pu faire un pas de géant.

Plus tard, je rencontrai le Président Léotard, et ce fut l'un de nos sujets de conversation favoris, quand, ministre des polices spéciales et de la répression politique, je fus désigné par le Président pour accomplir les plus hautes fonctions de l'Etat⁶. »

⁶ Léonard Darlan, *Ordre et vertu, Mémoires d'un jeune conservateur*, pp. 150-152. Editions Politesse et Académismes, Paris, 2025.

Les mots de Léonard Darlan avaient presque fait venir les larmes aux yeux de Julietta, qui cependant se reprit très rapidement. Il fallait agir, et vite. Le moindre écart serait fatal. Il fallait faire appel aux personnes les plus compétentes, à l'Armée. MacAbiaut, qui s'y opposait, fut aussitôt destitué, si l'on peut appeler ainsi l'ordre que lui intima Julietta.

« Vous n'avez rien à voir avec cette enquête. Elle est du ressort des autorités militaires. »

L'enquête mettait du temps à se mettre en place. Mac, mis de côté, allait cependant faire preuve d'un grand sens détectif.

En effet, Mac aimait la marginalité. De plus, cette éviction était en fin de compte un bon signe, c'était comme cela que ça devait se passer. Un peu d'émulation n'avait jamais nui à personne. Mac avait une idée derrière la tête. Il pensait qu'une nouvelle méthode d'enquête, par entretiens, serait très utile dans ce cas précis. Contrairement au général Julietta, qui croyait pouvoir inférer des éléments extérieurs (l'Armée, les méchants...) la cause de l'enlèvement de son fils, Mac pensait que la solution se trouvait chez ceux qui côtoyaient Millherr dans la vie de tous les jours.

L'éviction de MacAbiaut et la joie apparente avec laquelle il avait reçu la gifle figurée de Julietta avaient fortement étonné Anne, qui se demandait ce que le détective, qu'elle observait maintenant depuis près d'un an, avait derrière la tête. Pour une fois, elle n'avait rien raté de l'enquête, et, grâce au *briefing*, elle savait ce qui s'était passé chez Bastien, comment avait été retrouvé le numéro de téléphone de Julietta, comment l'appartement avait été dévasté... Elle trouvait que c'était très intéressant. Le *briefing* terminé, elle accompagna Julien à sa turne.

« Tu trouves pas que c'est vachement différent que ce qu'on croit, une enquête. En fait, là, ils ne savent encore rien. Ils n'ont aucune piste, même si elle croit que c'est les Russes qui ont enlevé son fils...

- Mais non... ils savent plein de chose. T'as pas lu l'épisode des Quatre Fantastiques, où l'homme élastique cache à la femme de fer qu'il connaît la véritable identité de Lex Luthor. Tu serais pas capable de lutter contre eux... C'est eux les professionnels.

- Ouai... T'oublies un peu vite que sans nous, et ben Péroc, il aurait fait sauter la Montagne Sainte-Geneviève⁷...

- Tu m'y avais emmené de force, et puis, j'ai eu une entorse, tu t'en souviens pas de mon entorse. Normal tu m'es tombé dessus.

- Oh! La ferme. J'suis sûre que moi aussi je peux être détective.

- Tant que tu me réveilles plus en pleine nuit...

- Tu trouves pas que c'est top cool «Anne et Julien, private-investigators».

- Nan! »

La réponse de Julien était claire.

⁷ Voir *L'affaire Lapage*.

Simultanément, dans une des salles des nombreux souterrains de l'Ecole, les talas en étaient à leur deuxième messe de la journée, la meilleure, celle du soir.

« Il rendit grâce, rompit le pain et le tendit à ses disciples en disant : « Prenez, et mangez en tous, car ceci est mon corps, livré pour vous en rémission des péchés. »

- Amen. »

Après la communion, le père Arghomate continua :

« Prions, mes frères, pour la sauvegarde de Bastien, enlevé sous nos yeux par un commando sans scrupules. Prions pour que le Dieu d'Amour et de Bonté aide Julietta à retrouver son fils, et demandons Lui aussi d'ouvrir enfin les yeux de Christophe sur son incompétence totale. Prions mes frères. »

La messe une fois finie, Arghomate demanda à Bénédicte-Marie et Vincent de rester encore un petit moment, tandis que le reste de l'assemblée des fidèles allait prier chacun dans sa turne. « Chouette, une prière en petit comité, pensèrent nos deux camarades. » Mais la volonté d'Arghomate était tout autre.

« Bénédicte-Marie, ma fille, tu es une vraie scoute, forte, vigoureuse et loyale. Quant à toi Vincent, tu es... .. très chrétien, n'est-ce pas?

- Oui mon père.

- J'ai une mission divine à vous confier.

- Oh, mon père, s'écrièrent dans un soupir Bénédicte-Marie et Vincent.

- Nous ne pouvons laisser agir Christophe sans nous même réagir. Vous savez que les forces démoniaques et anticatholiques hantent ce détective. Il faut le remettre dans Le Droit Chemin que nous a Donné le Dieu d'Amour et de Bonté. Je vous demande d'enquêter en catholiques sur cette affaire. Et de trouver une solution en tant que catholiques.

- Oh mon père... »

Il va sans dire que nos deux camarades acceptèrent, Vincent plus par chrétienté que par scoutisme, Bénédicte-Marie par goût de l'Aventure. De toute façon, on ne refusait pas l'Appel Divin. Et puis les examens étaient finis. Mais il allait falloir s'organiser. C'est alors qu'Arghomate leur raconta l'histoire suivante...

« Quand j'ai intégré l'Ecole Normale Supérieure, en 1967, les Maos et les Communistes, que Dieu a depuis punis, tenaient l'Ecole entre leurs mains. Et il était impossible au père de Virloeux de dire la messe tranquillement. C'est alors que nous nous sommes retirés en sous-sol, retrouvant ainsi la communauté des premiers martyrs, messalisant sous Rome la Paix. De cette époque héroïque, il nous reste ceci... [Arghomate ouvre le tabernacle et fait coulisser le fond.] Voici ce qui a fait notre succès... »

« Oh! Notre père... »

Plus loin, au deuxième étage de l'Ecole, face à la rue Erasme, au « Deuxième Erasme » donc, se tenait une réunion politique, une soirée-tisane pour être précis. Aurait du être fêtée la fin des oraux de Bernard G.-Gabriel, mais l'enlèvement de Bastien et le fait qu'on ne sache pas encore la raison de son enlèvement avaient sérieusement

réduit l'enthousiasme de chacun et fait s'enfermer dans leurs turnes ceux qui, n'étant pas encore rentrés chez eux pour cause de vacances, restaient encore quelques jours à Ulm.

Etaient présents Frédérique, Louis et Bernard, qui, autour d'une verveine-menthe, prenaient l'exacte mesure de la situation.

De faction devant l'entrée de l'ENS, plusieurs policiers discutaient, trouvant étrange qu'ils soient venus si souvent protéger l'Ecole Normale Supérieure cette année, alors qu' :

« En vingt ans de carrière, j'en avait jamais entendu parler, et voilà qu'on y vient maint'nant une fois par mois.

- Ouais, c'est ça les jeunes eud'maint'nant, ça sait plus se tenir. En plus, c'est tous des fils à papa, alors c'est sur, dès qu'y a une merde, on est de garde...

- Et, attends, c'est quand même bien l'commissaire qui a tué l'aut mec, dit un policier, qui, comme la majorité de ses collègues, appelait encore Péroc « le commissaire ».

- Mouais... »

Philippe se faisait chier. C'est ce qu'apprit Christophe MacAbiaut quand...

Chapitre trois : ... il commença enfin son enquête.

En effet, c'est après une nuit de repos bien mérité, car sa journée précédente avait été éprouvante, examen à Jussieu puis enlèvement de Bastien Millherr, que Mac mit à profit sa nouvelle méthode d'enquête. Il commença par Philippe, qui, parce qu'il déambulait souvent dans les couloirs de l'Ecole, avait pu voir quelque chose. Philippe dormait peu, mais c'est quand même à 8h30 que Christophe le trouva au petit-déjeuner.

« Mmmnnnoiuu mnfghthff.

- N'est-ce pas. Mais finis ta tartine.

- T'as des indices, demanda Philippe à Christophe, après avoir fini son Nutella au pain.

- Non, pas vraiment. Mais t'en as peut-être?

- Mmmnnnougggtghfmmff.

- Et c'était quand?

- Avant-hier, il se promenait dans la cour aux Ernests, quand cette personne étrange est venue l'aborder.

- Elle était comment?

- Mmmnngmmfffggrdmmmf.

- T'en es sûr?

- Ben ouai, et je m'en souviens bien parce que je cherchais un Snickers que j'avais laissé sur une table. Même qu'il était fondu. Tu te souviens, c'était le jour où il faisait vachement chaud?

- Et pourquoi t'as trouvé ça étrange?

- Oh... Le mec, il avait vraiment pas l'air d'être habitué, mais il connaissait Bastien, ça c'est sûr, parce qu'il s'est dirigé tout de suite vers lui, même que ça a pas duré longtemps. Comme si Bastien n'était pas content de revoir ce mec, il lui a dit deux trois trucs et il est parti.

- Tu crois que ça a un lien?

- A ça, je sais pas, c'est toi le détective. Mais Léon Bloy a écrit que «Toujours, le lien enserre la destinée chrétienne! », alors... Bonne chmmmmfffggggtmsmcs. »

Oh, comme cela devenait intéressant. L'enlèvement semblait bien avoir un lien avec la personne de Bastien, et non pas un lien étranger comme le pensait Julietta. Louis devait être réveillé, maintenant, il était déjà 9h passée, et Christophe savait que Louis avait à rendre son mémoire de maîtrise d'Histoire dans quelques jours, si ce n'est aujourd'hui. Il devait réviser une dernière fois l'orthographe... Il avait quelques minutes à consacrer à un détective en quête d'indices précieux.

« J'ai déjà tout dit à la police, Christophe.

- Non, t'as dit à Lamouque ce qu'il voulait entendre, c'est différent. Reprenons. Il était environ 17h quand Bastien a été enlevé, c'est bien ça?

- Oui, c'est ça. Il arrivait vers nous en criant Nantes, Nantes, comme d'habitude, et même qu'il avait l'air content, vraiment content de nous voir.

- Il arrivait d'où?

- On était en face de la Bibliothèque, et il était dans un des couloirs du premier étage. Il a du nous voir par les fenêtres, et il est venu féliciter le Nantais qui sortait de son oral de Français. Il courait presque...

- Presque, ou il courait?

- Il courait, oui, vraiment en fait, il courait vers nous.

- ...

- ... Ecoute... je vais te dire un truc que j'ai pas dit au commissaire Lamouque. Je crois que c'est complètement idiot... Mais je pense que Bastien avait vu le commando. Il voulait nous prévenir, je pense... D'ailleurs, c'est grâce à ce qu'il a dit qu'on a retrouvé le numéro de sa mère...

- Mais ça faisait des heures et des heures qu'il criait ces mêmes mots, accompagnés parfois de « Quel Dieu! », ou de « Ah! » sonores, mais...

- Et si il les avait repéré depuis longtemps... »

Ca, c'était une bonne idée, pensa Christophe, qui avait rapidement pris en notes ce que lui avait dit Louis Calinamor. Mais pourquoi alors n'était il pas resté avec Nicholas-Xavier du Bosquet de Terre-Neuve, parmi le public qui assistait à son oral? A cette étape de l'enquête, Mac ne pouvait que supposer que Nicholas n'avait pas souhaité avoir de public, qu'il préférait un oral entre lui et le jury, formule possible, même si les oraux de l'ENS sont en théorie des oraux publics.

Mac n'était pas le seul à avoir commencé son enquête.

Du côté des talas, ça s'organisait, et Bénédicte-Marie, qui devait normalement partir en expédition scoute avec ses louveteaux et ses éclaireuses avait décidé un changement de programme *in extremis*. Elle avait préféré associer à la mission divine les âmes qu'elle devait dresser à la vie naturelle avec un bandana de scoute, condition *sine qua non* de la scoutité du scout et de la scoute. Les filles dont elle avait la charge découvraient donc l'Ecole dont « Orque grâcile », *alias* Bénédicte-Marie, leur avait tant parlé. Mais ces jeunes filles, qui, pour la plupart n'avaient atteint qu'assez récemment l'âge d'aller à l'école - la grande école, s'entend - n'avaient pas la fibre macAbiautesque, ou détective, au choix. Elles préféraient de loin donner à manger aux Ernests, les poissons rouges voraces de l'Ecole, voire, comme Isabelle-Marie, se donner à manger aux poissons. Ce qui n'aidait pas Bénédicte-Marie.

« Isabelle-Marie, tu es trempée maintenant. Ton joli costume de scoute!!! C'est un péché que de se baigner dans le bassin aux Ernest, proféra du haut de ses 21 ans Bénédicte-Marie, quoique peu certaine de la validité théologique de ses arguments.

- Mais c'est pas moi, c'est Anne-Marie qui m'a poussé...

- Anne-Marie, tu es vilaine. Si ça continue, on va t'appeler « Putois cracheur », cria Bénédicte-Marie, qui maniait les totems scouts comme une arme disciplinaire.

- Orque grâcile, Orque grâcile, Orque Grâcile!!!

- Quoi, Joséphine-Marie?

- J'ai trouvé un indice.

- A bon, montre-moi ça?!

- Là, regarde. »

Joséphine-Marie tenait en ses mains un morceau de papier.

« Si vous arrivez à lire ce qui est écrit, c'est qu'il n'a pas plu, et que j'ai été enlevé. En effet, s'il a plu, l'encre aura coulé, et si ils ne m'enlèvent pas, j'irai ramasser le papier que j'ai jeté de la fenêtre du premier étage. Je les vois venir, et je n'ai que le temps d'écrire qu... »

« Joséphine-Marie, montre-moi tes mains!

- ...

- Mais elles sont pleines de boue! Qu'est-ce que t'as fait?

- J'ai donné à manger de la terre à Ernest. »

Le résultat, c'est que le papier était illisible. Bénédicte-Marie courut prévenir le père Arghomate, laissant les jeunes scoutes sous la garde de la plus dégourdie.

Pendant ce temps là, Anne était bien en peine. Rien, aucun indice. Elle s'apercevait enfin de la difficulté d'enquêter. Il lui manquait surtout de la méthode. Il n'était pas facile, aussi, de trouver des indices, d'autant plus qu'elle n'avait aucune idée, vraiment, des indices à chercher. Christophe devait en avoir : elle l'avait entendu se lever tôt, et, presque aussitôt sortir de sa chambre.

Elle n'était pas capable d'enquêter, mais pourtant, elle en connaissait, des ragots. Son cahier à ragots, d'ailleurs, était bien rempli. Machinalement, elle y nota le réveil matinal de Christophe... Elle se laissa emporter dans une rêverie, gribouillant quelques dessins sur la page précédente, lisant mécaniquement et sans y penser les ragots de la semaine précédente.

« Jeudi 20 Juin 1996 : Julien m'a dit que des choses étranges se passaient à l'Annexe. Chez Léonard Darlan pour être précise. C'est Bénédicte-Marie qui a chuchoté à Vincent qui l'a répété à Julien. D'ailleurs, Bénédicte-Marie et Vincent, des ragots courent aussi sur leur compte. Mais je n'ai pas le temps de préciser ça.

[...Auparavant...]

Mardi 12 Mars 96 : Léonard avait l'air épuisé ce matin, au petit-pot. « On » racontait cet après-midi qu'il avait été vu à une heure tardive Boulevard Saint-Michel, la nuit dernière... »

Anne venait de se rendre compte de la mine de renseignements que recelait son cahier. Elle y farfouilla, dans celui là et dans les vingt autres, depuis qu'elle avait entendu parler de Millherr et Darlan, cherchant une explication à l'enlèvement de Bastien dans ses relations avec Léonard. Et les choses étant ce qu'elles sont, elle trouva beaucoup de choses intéressantes. Il faudrait en parler à Julien. Mais pas maintenant : après avoir passé quelques heures à compulsurer ses cahiers à ragots, elle avait envie de se changer les idées. Rien de tel qu'un peu de lèche-vitrines aux P.U.F.

Pendant ce temps là, quelque part ailleurs, Bastien Millherr se réveillait, ankylosé par une nuit saucissonnée de solides cordes. Il ne savait pas exactement où il était, mais

en avait une petite idée. Tout compte fait, il avait bien dormi. Le somnifère que ses ravisseurs lui avaient injecté avait fait des miracles, et ses cris s'étaient presque immédiatement entièrement arrêtés. La fin de l'action du somnifère réveilla et Bastien et sa faculté de parole. Le commando était masqué au moment de l'enlèvement, et la personne qui vint apporter à manger à Bastien l'était toujours. Elle apporta cependant de la lumière, et Bastien put voir qu'il se trouvait dans une pièce sans fenêtre, peut-être une cave, peut-être un grenier...

Il se demandait si Louis avait compris le cri de désespoir qu'il lui avait lancé, quand, après avoir rédigé un message qu'il avait lancé dans la cour aux Ernests, il avait tenté une dernière fois d'échapper à ses poursuivants. Alors qu'il avait prévu de se faire enlever loin de tous pour ne pas qu'il y ait de blessés, il voulait cependant être enlevé devant des yeux, pour que la police soit prévenue rapidement. Puisque je sais que je vais me faire enlever, autant que cela se fasse avec éclat, s'était-il dit. Mais il ne voulait pas courir de risques, c'est pourquoi il n'avait cessé, la veille de rédiger et de jeter des petits messages expliquant qui l'enlevait. Il se demandait comment MacAbiaut réagirait, quand il apprendrait la nouvelle. Il n'avait pas pu l'avertir : il savait que le détective était plus étroitement surveillé par ses ravisseurs que lui-même. Mais il avait confiance en la solidité du talent de MacAbiaut : il avait lu les rapports que rédigeait ***⁸, et il avait constaté la conjugaison et l'alliance du talent détectival au talent littéraire.

⁸ Il ne m'est toujours pas possible de révéler mon identité.

Chapitre quatre : Oh, comme c'est louche.

Julietta Millherr avait aussi, de son côté, commencé son enquête. En militaire, aidée de Léonard Darlan, qui était tombé sous le charme de la vibrante quinquagénaire.

Une réunion au sommet avait eu lieu, tôt le matin, dans un lieu militaire que, amoureuse du secret, elle a si bien caché que je suis dans l'incapacité de localiser. Néanmoins, après enquête et recoupement de différents témoignages, je suis en mesure de révéler, sinon les mots, du moins la teneur des propos échangés.

« Messieurs les généraux, monsieur le maréchal, voici la situation telle qu'elle se présente, en ce matin de juin. Mon fils a été enlevé hier en fin d'après-midi par un commando militaire sans doute très entraîné. Les hypothèses de travail sont les suivantes : il est très possible que la mafia russe ait enlevé mon fils en échange d'une rançon, sous forme d'une bombe atomique qu'ils vendront au plus offrant. J'attire votre attention sur le fait que le commando n'a pu encore quitter le pays, voire même Paris, puisque l'alerte fut donnée très rapidement. Il s'agit, Messieurs, d'utiliser l'arsenal militaire au mieux pour retrouver mon fils le plus rapidement possible. Pas d'objection! »

Voici, en gros, comment s'est déroulée la rencontre, et c'est pourquoi, alors que la presse n'avait pas relevé l'information hier soir, quand, sur les télésécriseurs, la nouvelle de l'enlèvement de Bastien Millherr, élève de l'Ecole normale supérieure - dont, certes, on ne précisait pas le lien de parenté avec Julietta Millherr, général - était tombée, on put voir dès midi les chars d'assauts prendre le contrôle des points nodaux de la capitale.

Seule une personne fit immédiatement le lien entre l'enlèvement de Bastien Millherr et l'irruption des chars. Cette personne, un journaliste du *Monde*, avait suivi d'assez près les précédentes aventures de Christophe MacAbiaut, et notamment sa disparition⁹ de quelques jours, trouvant étrange le rapport que je fis paraître sous le pseudonyme d'Halenson, rapport qui, je le répète, admettait comme axiome l'existence d'un monde magique. Ce journaliste, qui n'est connu que sous le pseudonyme de Clarence, avait compris dès la fausse mort de Guyard, que l'Ecole normale changerait désormais très rapidement. Il avait bien essayé de faire publier dans l'édition de ce matin, la nouvelle de l'enlèvement de Bastien, mais la rédaction avait trouvé cela inintéressant. Et l'arrivée des chars, si elle relançait l'activité journalistique, un peu morne en cette période de quasi-vacances, n'aidait pas Clarence, dont l'intuition confuse du lien entre Bastien et les chars ne déclenchait que l'hilarité agacée des autres journalistes : personne ne savait encore que Bastien Millherr était fils de Julietta Millherr et le lien apparaissait pour le moins farfelu.

Néanmoins, Clarence était sur de lui, mais se demandait si la vérité serait un jour connue des journalistes. Il lui fallait voir MacAbiaut.

⁹ Voir *La Princesse Florence*.

Ce dernier était en train de manger, rue d'Ulm. Il se trouvait avec Anne, Julien, Klara, Frédérique et Bernard, entre autres. Le repas tournait bien évidemment autour de l'enlèvement de Bastien et de l'arrivée des chars dans Paris. Le premier ministre avait, dès midi, assuré que ces mouvements n'étaient que des mouvements normaux, mais le ton peu assuré et les inquiets regards hors-champ n'avaient pas rassuré les journalistes, qui spéculaient sur un putsch. Les Normaliens autour de Mac, cependant, faisaient un rapprochement certain entre Millherr et Millherr, entre enlèvement et chars d'assaut.

Le sourire d'Anne cependant, qui - sûre de détenir des indices décisifs que le détective ne possédait pas - ne cessait d'interroger Christophe sur ses hypothèses, intriguait Frédérique et Bernard, sans qu'ils puissent cependant y voir quelque chose de louche, même si... Tout le monde devenait plus ou moins paranoïaque, et il était temps que cette année scolaire s'achevât, dans la joie des retrouvailles, si possible. C'était ce que disait MacAbiaut à la fin du repas, quand, tout le monde se levant, on allait prendre congé, Anne allant prendre un café avec Julien et Klara, Bernard et Frédérique passant l'après-midi ensemble, quand donc, se présenta « Clarence, journaliste au *Monde* ».

« Cette école est une vraie passoire, comment avez-vous fait pour entrer? »

- Secrets de journalistes, Monsieur MacAbiaut.

- Vous me connaissez donc.

- Je vous suis depuis au moins l'Affaire Malle.

- Ca fait un bout de temps, ça!

- Et j'aimerais vous aider, maintenant. »

Il ne fallait jamais refuser une offre d'aide, surtout quand on était détective. Christophe monta donc dans sa chambre, invitant Clarence à le suivre. Clarence avait une hypothèse de journaliste sur l'enlèvement de Bastien Millherr. Sans connaître encore la mère de Bastien, même si, entrant dans l'Ecole, il avait entendu les inévitables bruits de couloirs que son oreille attentive de journaliste avait amplifié, saisissant un lien de sang entre Millherr et l'Armée française. Il pensait tout simplement à Péroc.

Péroc s'était évadé hier matin!

Et l'après-midi, un enlèvement.

Louche, non?

Comme vous vous en doutez, Christophe était «sur le cul». Il n'y avait pas pensé. Son esprit se mettant en activité rapide, comme se réveillant de son ronron habituel, lui fit voir le danger immédiat dans lequel se trouvait Bastien Millherr.

Il allait mourir.

Ce n'était plus qu'une question d'heures.

L'évasion de Péroc avait eu lieu hier matin, très tôt, et il s'avérait déjà, selon Clarence, que l'ancien Commissaire avait bénéficié de complicité à l'intérieur de la prison, mais aussi à l'extérieur, et que le plan était prévu depuis longtemps.

Pendant ce temps-là, quelque part sous l'Ecole, Bénédicte-Marie, Vincent Alexandre et le Père Arghomate tentaient de lire ce que Bastien avait écrit.

« Mon Dieu, aidez-nous dans notre tâche.

- Notre Père, qui est au cieux, que ton nom...

- Là, on arrive à distinguer quelque chose!

- Oui, c'est écrit... attends... ah, oui : « je n'ai que le temps d'écrire que Léonard Darlan... » Oh! Le reste est illisible.

- Je m'en doutais! s'écria Bénédicte-Marie, qui s'était toujours douté de l'hérésie des hérétiques.

- Oui, le message du Seigneur est clair, il nous désigne le coupable, entonna Arghomate de sa voix suave de curé.

- Euh...

- Il n'y a pas de « euh » et d'hésitations qui tiennent, Vincent Alexandre. Il faut te comporter en Catholique si tu veux aller au Paradis. Bon, t'es presque simple d'esprit, mais ça suffit plus de nos jours, cria Arghomate, emporté par la joie de découvrir le coupable avant le détective, et ne contrôlant plus vraiment tous ses mots. Bénédicte-Marie, sortez l'Arme suprême!

- Oh, je vais ouvrir le tabernacle... »

A l'intérieur, une boîte, et dans la boîte...

Autre part, dans la chambre de Julien.

« Bon, passons aux choses sérieuses, dit Anne, qui en avait marre d'entendre parler Julien. Julien, sors ton cahier à ragots!

- Wa! arrête, c'est un cahier secret, ça se montre pas.

- De toute façon, je sais où tu le caches.

- Ah ouai? Même pas vrai!

- Tu me crois pas, regarde! »

Anne en effet dénicha le cahier à ragots de Julien. Il n'essaya pas de l'empêcher, sachant que lui résister était inutile et dangereux.

« Regarde, là, le 21 Janvier, tu te souviens, cette histoire louche entre Bénédicte-Marie et Louis Calinamor. Et là, le 13 Février. Et le 18 Mai. Hein, c'est pas louche, tout ça?

- Oui, en effet, mis bout-à-bout, oui...

- Et Darlan, il a pas l'air bien net, tu te souviens du 12 Décembre et du 5 Janvier.

- T'exagères, on peut quand-même pas dire qu...

- Attends, voici le meilleur, dit Anne en tournant une page. Le Premier Mars!

- Comment tu savais! Je te l'avais même pas dit!

- Et mon oeil, c'est du blanc de poulet?! »

Julien était dépassé par la maîtrise de la ragotologie de son amie Anne. Il avait pensé être le seul à savoir ce qui était écrit à cette date sur son cahier, être le seul à avoir entendu parler Joussid Davet, à avoir surpris son monologue...

Joussid Davet habitait au 46, rue d'Ulm, dans l'Annexe de l'Ecole, construite en 1976. Julien ne le connaissait pas beaucoup, de nom surtout, et de réputation, car Joussid avait appris le Français dans les livres, et surtout dans *Andromaque*. Longtemps, il s'était couché de bonne heure après lecture de tragédies classiques. Il avait longtemps cru que le Français était une langue alexandrine, naturellement rimée et rythmée. Il ne parlait qu'en Alexandrins et croyait que la vie était une tragédie classique, avec dilemmes et monologues. Julien avait surpris, le matin du Premier Mars, un des monologues de Joussid, qui se croyait seul.

« Songe, songe Joussid à cette nuit cruelle,
Qui sera pour Millherr une nuit éternelle...
Figure toi Davet, les yeux étincelants,
Coupant du brun Nantais son organe parlant.
Détruisant enfin l'immorale faconde,
Qui m'exaspère autant que de faire une ronde.
Il faudra le secret, il faudra du palais
Eviter l'immixtion pour pouvoir l'enlever!
Oui, mais comment agir? Oh... Une libellule?
Ce sera ma mascotte, ainsi qu'une pilule.

Je me souviens du jour, où je l'ai rencontré,
Il était habillé comme un jeune premier :
Les cheveux tous coiffés, la joue bien rasée
Le ton magnanime et la chaussure cirée.
Il avait un manteau, et puis un beau gilet
Un stylo Waterman, une montre à gousset.
Mais surtout il parlait, parlait avec sa bouche,
Jamais ne s'arrêtait, c'était une vraie douche!
Depuis plus un silence, partout il me poursuit.
C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit :
Son âme bien coiffée devant moi s'est montrée,
Comme au jour premier, pompeusement parée :
« Tremble, m'a-t-elle dit, affreux Joussid Davet,
Le cruel Dieu Millherr l'emporte aussi sur toué¹⁰.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Davet! » En achevant ces mots épouvantables,
Son Ombre vers mon lit a paru se pencher,
Et moi je lui tendais les mains pour repousser
Cet horrible mélange d'os et de chair meurtrie

¹⁰ La prononciation de « toi » au XVIIe siècle était « toué ». [note de Anne]

Qui accablait mon corps offert sans une abrie¹¹!

Je ne peux me résoudre, il faut me décider
Il faut enfin vouloir Millherr éliminer!

Juin! Il y aura une belle bataille.
Les monstres, les anges, tous iront à la taille
Et feront de Bastien un joli saucisson.
Je le mutilerai pour qu'il soit sans un son.
Il ne pourra plus dire Nantes Nantes Nantes
Car il sera aphone, il sera sans sa rente!

Misère des soupirs, Analyser ses voix,
Ses rires et ses cris, Dialectique à la noix!

Il faut que je le tue, que je m'en débarrasse,
Le trempe dans l'acide pour qu'il n'en reste trace.
Lui déchirer les yeux, l'empêcher de parler,
Lui tirer les cheveux, sa chemise tacher!
Ahah ahah ahah, ahah ahah ahahe!
Ahah ahah ahah, ahah ahah ahahe! »

En effet, le document, intégralement reproduit dans le cahier de Julien à la date du Premier Mars, était accablant pour Joussid. Julien, qui n'avait pas oublié cet épisode, mais qui avait considéré que c'était au détective à prouver la culpabilité d'une personne, n'en avait pas parlé quand, au moment où Bastien avait été enlevé, l'idée que Joussid puisse être impliqué lui avait traversé l'esprit. Et si je me trompai, et si j'avais mal entendu?... Julien n'avait pas voulu se mêler de tout ça, et ne voulait toujours pas s'en mêler :

« Et alors, qu'est-ce que ça prouve, avait-il répliqué à Anne qui le regardait d'un air de défi.

- Tout! Ca explique tout! C'est sur, c'est Joussid qui a enlevé Millherr. En plus je crois qu'il est Nantais lui aussi...

- Holà, tu vas vite, un peu trop vite.

- *Ach, nein, Sie hat recht! Jetzt wissen wir, dass Joussid Davet schuldig ist! Julien, bist du so faul, dass..., Klara sagte.*

- *How! Shut up you girl! You can't tell that... »*

La situation s'avérait ardue et compliquée. MacAbiaut, Anne, Bénédicte-Marie et Julietta avaient chacun une piste, différente et opposée : la personne qui aurait eu vent de toutes les pistes n'aurait rien compris à l'entêtement des différents intéressés. Mais seules quelques personnes s'intéressaient alors à l'enlèvement de Bastien Millherr.

¹¹ Lic. poète.

L'autre partie de la population française ne se souciait que de l'occupation de Paris par les chars de l'Armée de terre. Le discours du Président Chirac, à 20 heures, ne rassura d'ailleurs pas la France : l'état de siège serait proclamé ce soir même à 23 heures, pour une durée indéterminée, et le président mettait en application l'article 16.

Chirac avait enregistré ce message radiodiffusé depuis son avion : en voyage officiel au Japon, il avait appris que les chars se dirigeaient vers Paris sur l'ordre de Julietta Millherr, puis, moins d'une heure plus tard, alors qu'il avait donné l'ordre d'empêcher Julietta d'agir et de la juger sur le champ en cour martiale, qu'une bombe nucléaire ainsi qu'un bombardier avait été dérobés, et que les terroristes menaçaient de faire sauter une grande ville française. Il avait alors aussitôt donné un contrordre, félicitant Millherr de sa hauteur de vue et de son initiative personnelle : il fallait retrouver ces terroristes au plus vite et rassurer la population. Le hasard avait fait que l'ordre de Julietta s'était trouvé justifié.

Le problème, c'est que Paris était bouclé, et qu'il devenait impossible de circuler d'un endroit à un autre.

Bastien Millherr ne savait rien de tout cela. Il avait été correctement nourri par une personne masquée et déguisée dont il n'avait pu déterminer le sexe. Il s'était rendormi aussitôt, trouvant étrange toutefois le comportement de ses ravisseurs. Cela ne correspondait pas avec ce qu'il attendait, avec ce qu'il avait prévu... Mais, troublé par les somnifères qu'il avait avalé avec la nourriture, il ne savait même plus ce à quoi il s'attendait...

Il se réveilla sans savoir combien de temps il avait dormi, mais il était toujours attaché, et commençait à avoir vraiment mal. Il essaya de savoir si, dehors, il faisait jour ou nuit. Sans fenêtre, sans même une source de lumière, et surtout sans un bruit, il lui était difficile de savoir.

Pendant, il sentit à un moment un tremblement sourd. « Le métro! Je suis au dessus d'une ligne de métro! » Mais le tremblement dura longtemps, et, à la réflexion, ça lui rappelait moins le métro que des souvenirs d'enfance... La drogue faisait encore son effet... Bastien sombra dans le sommeil après une rêverie dans laquelle il se voyait, enfant, assistant aux défilés militaires de sa mère, qui paradait dans la tourelle d'un tank... Le même bruit, oui...

Le repas du soir avait été repoussé d'une heure en raison des événements, et ce n'est qu'à partir de 20h30 que le Pot se remplit des quelques élèves qui restaient encore à Ulm. Il faisait chaud, chaud et lourd, toute cette journée ayant semblé préparer un orage qui tardait encore à venir. Même Philippe n'avait plus faim, il se sentait même un peu lourd, et il disait volontiers qu'il se contenterait d'une pêche et d'un verre d'eau.

« Bmmmfghhtfgpchmmnnno.

- Des indices, Christophe? demanda Anne.

- Ca vient, ça vient », répondit Mac, qui avait passé l'après-midi avec Clarence, d'abord pour essayer de localiser Péroc dans Paris, ensuite pour tenter de se procurer

un plan des catacombes de façon à pouvoir échapper au contrôle militaire. L'*Itinériss* du jeune journaliste avait plusieurs fois sonné, pour le prévenir des dernières évolutions de l'actualité, et Mac avait ainsi appris très tôt qu'un danger nucléaire planait sur Paris.

Bénédicte-Marie arriva, pimpante et fraîche, sûre de passer une nuit « géniale » à la recherche de celui qui, elle en était sûre, avait enlevé Millherr. Alors que Vincent s'inquiétait de la menace nucléaire, parce que « quand-même, c'est dangereux », Bénédicte-Marie n'écoutait que son courage. Quand soudain, au moment d'entrer dans le Pot, elle changea brutalement d'expression, son visage se figeant.

Elle avait complètement oublié ses scoutess, depuis ce matin!

Où étaient-elles?

La situation ne s'arrangea pas quand, presque en même temps, une cohorte de mères en tailleur et col-dentelle fit irruption dans les couloirs, gloussant d'angoisse et appelant leurs filles. Découvrant Bénédicte-Marie seule, elles se ruèrent sur elle et l'accablèrent de questions sur leur Joséphine-Marie et Isabelle-Marie respectives, avant de comprendre que Bénédicte-Marie les avait perdues. Les gloussements cessèrent un instant, qui dut paraître une éternité à Bénédicte-Marie.

Puis ils reprirent de plus belle, s'acharnant sur la cheftaine qui s'était décomposée. Elle ne savait pas...

Les mères partirent en petits groupes dans toutes les directions de l'Ecole, qui au sous-sol, qui aux étages, piaillant après leurs filles. Leurs talons plats et leurs jupes droites parcouraient de long en large les couloirs de l'Ecole. « Isabelle-Mariiiiiiiii? Isabeeeeeeee-Mariiiiiiiii? » Bénédicte-Marie courut, blanche, au bassin aux Ernests, craignant de trouver le cadavre bouffi d'une scoutess. Vincent s'employait à réconforter du mieux qu'il pouvait les quelques mères qui, pleurant toutes les larmes de la catholicité bourgeoise, n'avaient plus la force de marcher.

L'orage éclata.

D'abord par un énorme coup de tonnerre qui fit croire à tous que l'apocalypse nucléaire était arrivé.

Puis la pluie, et des cris, des cris de joie et de fatigue... Des cris de scoutess! Instantanément, les mères reprirent leurs forces, et repoussèrent les verres d'eau que leur apportait Vincent. Où étaient elles? « Isabelle-Marie, où êtes-vous...? »

C'est accompagné de la quinzaine de scoutess pré-pubères que Louis Calinamor sortit d'un des trous que l'écroulement d'une partie des sous-sols de la Montagne Sainte-Geneviève avait formé à l'intérieur-même de la cour aux Ernests. Relevant leurs jupes jusqu'à la naissance du genou, les mères coururent se jeter dans les bras de leurs filles, au risque de se jeter dans le trou qui, béant, semblait attendre sa nourriture. Ce n'est qu'une fois rentré que Louis consentit à expliquer ce qui s'était passé.

Ayant enfin rendu son mémoire de maîtrise à son tuteur, il venait lire et bronzer dans la cour aux Ernests quand il aperçut une scoute de moins de dix ans se jeter dans un trou.

Il se plongeait néanmoins dans son livre un moment, mais, voulant en avoir le cœur net, il s'approcha du trou. Ce n'était pas une hallucination : il y avait bien une dizaine de scoutes dans ce trou. Il ne voulait surtout pas se mêler de ce qui ne le regardait pas, mais il ne trouvait pas cela très clair, ni très normal.

« Bénédicte-Marie, c'est toi qui dirige ces jeunes filles ? »

- Non ! Bénédicte-Marie est partie voir Agromak. C'est moi le chef, dit d'un ton fier une petite brune qui, Louis n'allait pas tarder à le savoir, s'appelait Marie.

- Et qui vous a permis de descendre dans ce trou ?

- On fait un jamboree!!!

- Je ne suis pas spécialiste, mais tu es sûre que c'est ça, un jamboree ?

- Cassez-vous les filles, c'est un satyre !

- Ahaaaaaaaa!!!!!!!!, crièrent les scoutes à qui Marie avait hurlé cet ordre, voyant que Louis faisait un geste pour attraper le bras de Marie, pensant que, une fois la cheftaine immobilisée, les autres scoutes, à la fois par obéissance et par catholicisme, la suivraient. Mais le résultat fut tout contraire, et les scoutes se dispersèrent dans les couloirs souterrains.

- Revenez, revenez, vous allez vous perdre, leur cria Louis, qui, ayant attrapé le bras de Marie, avait à son tour sauté dans le trou.

- Cassez-vous, cassez-vous, c'est un satyre!!!!

- Ahhhhhhh!!!!AAAAhhhhh! crièrent de plus belle les fillettes qui, impressionnées par l'autorité naturelle de la voix de Louis, avaient fait mine de revenir sur leurs pas. »

Louis fit une rapide analyse de la situation et réagit en deux temps. En premier lieu, il gifla violemment Marie, d'une façon telle qu'elle s'en souviendrait toute sa vie. En second lieu, il attendit qu'elle ait fini de pleurer pour lui demander son nom et son aide : à cause d'elle, ses camarades étaient perdues. Marie s'était vite rendue compte que Louis n'avait rien du satyre. Il lui manquait l'accessoire essentiel, le bonbon, car un satyre attire les jeunes filles avec un bonbon, pas en les giflant, c'était bien connu. Marie se sentait honteuse. En fait, elle avait voulu le bonbon pour elle toute seule, il était midi passé et elle commençait à avoir faim, c'est pour cela qu'elle avait crié.

Elle fit tout son possible pour aider Louis à retrouver ses camarades, qui passèrent souvent l'après-midi bien cachées dans un recoin d'un couloir, Marie ayant eu la bonne idée, pour immobiliser ses éclaireuses et ses louveteaux de déclarer, après en avoir demandé l'autorisation à Louis :

« C'est pas un satyre, il veut juste jouer à cache-cache, c'est lui le loup, cachez-vous bien ! »

Solution qui présentait aux yeux de Louis deux avantages. D'abord il était sûr de retrouver les petites, car l'imagination des scoutes en matière de camouflage est nulle et il le savait ; ensuite parce que la suite de la recherche intéresserait les filles qu'il commencerait par trouver, et elles le suivraient bien gentiment en file indienne.

Il mit cependant plusieurs longues heures avant de trouver toutes les louveteaux. Heureusement que chacune avait son petit quatre-heure et qu'elles avaient l'habitude des marches à la dure, car ils firent sous la Montagne Sainte Geneviève, plusieurs kilomètres.

Les mères furent soulagées d'entendre cette longue histoire qui, commencée au Pot, ne se termina que bien plus tard, ce qui fait qu'il était déjà 11 heures passées quand elles voulurent sortir de l'Ecole, ce qu'un militaire peu amène refusa. Elles ne gloussèrent que peu, comprenant immédiatement que les mitraillettes étaient chargées. Elles allaient devoir passer la nuit dans l'Ecole.

A peu près au même moment, mais quelques étages au dessus, Anne était en train de se décider à aller visiter la chambre de Joussid, pour en avoir le coeur net. Dans sa tête résonnaient encore les paroles de Joussid, celles du cahier de Julien, mais aussi des paroles qu'elle avait entendu lors de séminaires auxquels Joussid participait ou lors de repas pris en commun.

« On ne dit pas ramer, on dit crapahuter,
Traverser des contrées et les méchants buter. »
« C'est goûteux aujourd'hui, cela mérite un prix,
Mettons nous donc ensemble et mangeons ce bon riz! »
« Le cinématographe a pour nom cinéma!
Abréviation jolie, découverte en hamac. »

Ce n'était pas normal de parler en alexandrins, même si tous, et loin de là, n'avaient pas de véritable valeur littéraire¹². Il fallait prendre Joussid en flagrant délit. Mais elle ne pouvait pas y aller toute seule... Non! A cette heure là, Julien dort, pensait-elle, je ne vais quand même pas le réveiller? Pourquoi pas? Il n'a rien de précis à faire demain... Ouai!

Elle sortit de sa chambre et se dirigea vers celle de Julien, armée de tout ce qui pouvait être nécessaire pour une mission nocturne dans un pays sous couvre-feu et état de siège.

« Toc toc toc, Julien? chuchota-t-elle.
- Mmmmm!
- Julien, c'est moi, Anne, tu viens, on va chercher Joussid.
- NNNnnn!!!!
- Julien! Allez, lève-toi. Réitéra Anne, qui se remit à frapper sur la porte.
- Non, Anne j'ai fermé ma porte à clé, et ma fenêtre aussi, tu ne pourras pas m'obliger à te suivre cette fois. Et je mets mes boules Quiès.... Voilà, je n'entends plus rien...
- Salaud. »

Anne prit son élan et enfonça la porte.

¹² La beauté de certains, je pense à « Il ne pourra plus dire Nantes Nantes Nantes », n'est toutefois pas négligeable.

A la même heure, mais plus profondément sous terre, Mac et Clarence tentaient de sortir de l'Ecole, par les sous-sols. Il semblait possible de ressortir près de chez Millherr, où le détective et le journaliste pensaient pouvoir retrouver de précieux indices. Péroc avait du laisser une trace. N'importe quoi, cela les aiderait. Munis d'une lampe de poche chacun, de cordes et de victuailles, ils s'enfoncèrent sous la Montagne Sainte Geneviève, et nous perdons leur contact.

Bastien Millherr se réveilla, avec l'étrange sentiment d'avoir oublié quelque chose d'important. Il était sûr d'avoir pensé à... à quoi? Et puis, un étrange autre sentiment aussi, celui d'avoir été caressé pendant son sommeil.

« Je deviens fou... Caressé! Ah! quel con! »

Quand soudain son expression se figea. Il avait compris! Il savait pourquoi il avait été enlevé! Ah quel con! Il aurait du s'en douter, depuis le temps! Ah! Son plan s'écroulait en partie, l'échafaudage sur lequel il avait construit l'hypothèse de son enlèvement, hypothèse qui s'était *effectivement réalisée*, s'écroulait, tuant sur l'instant les ouvriers de sa libération. Merde! Il cria alors un nom, ou plutôt tenta de crier, car il se rendit compte qu'aucun son ne sortait de sa bouche.

« ... »

Quelqu'un entra, une forme, petite, ramassée, dodelinant de la tête, l'éclat de ses yeux se reflétait sur le couteau de boucherie:

« Me voici mon Amour,

Me voici pour toujours... »

L'hypothèse Péroc s'effondra avec la visite de l'appartement de Millherr, ou plutôt, Mac n'arriva jamais à l'appartement de Millherr. A peine entré dans le souterrain que Clarence révélait son vrai jour et assomma Mac d'un coup de lampe torche. La dernière pensée du détective fut pour son carnet à pensée, et il sombra dans l'abîme de la pensée réflexive.

Anne et Julien, ou plutôt Julien et Anne, car elle avait fait attention à ce que Julien marche devant, ni trop près ni trop loin, pour qu'il ne puisse se retourner contre elle ni s'échapper.

« Anne, écoute...

- Non non non, marche.

- Anne...

- Ta gueule. »

Anne avait ligoté Klara qui, quand la *private-investigator* avait enfoncé la porte, avait tenté, avec Julien, de se défendre et d'immobiliser l'agresseur. Ils montèrent les escaliers qui menaient du Troisième Erasmé aux toits de l'Ecole. Anne voulait, aidée de Julien, traverser en silence et par la voie des airs la rue qui séparait le 45 de l'Annexe. Elle avait une corde et un crochet.

Contrairement à ce que de nombreuses personnes croient, *ce ne fut pas difficile* de traverser la rue par les airs. Une fois sur le toit de l'Annexe, en revanche, il fallut encore enfoncer une porte pour pouvoir entrer.

Les couloirs étaient silencieux. Les Annexés, habitants de l'Annexe, probablement, dormaient. Plus qu'une porte.

C'est dans un craquement sonore que la porte de la turne de Joussid Davet céda.

Chapitre Cinq : Oh, comme c'est louche (suite).

« J'avoue que mes premiers écrits avaient le défaut de reposer sur des personnages un peu monomaniaques, et Au Silence... n'échappa pas à cette règle. » Baptiste Coulmont, Comment je suis devenu Prix Nobel p.505, Gallimard, 2035.

Bénédicte-Marie eut du mal à refuser. Même Vincent Alexandre ne trouva pas les mots. Dès que les mères surent qu'un vrai prêtre, catholique, croyant, sincère et en soutane, se trouvait dans l'Ecole et que Bénédicte-Marie le connaissait, elles réclamèrent une messe.

« Bénédicte-Marie, voyons, c'est peut-être notre dernière nuit.

- Peut-être que la bombe va tous nous tuer, acceptez de demander au Père Arghomate une messe.

- Allez, Bénédicte-Marie, ne vous faites pas prier. Vous savez que c'est si bon, une messe, surtout tard le soir. »

Bénédicte-Marie aussi avait besoin d'une vraie messe, et elle se laissa convaincre. Elle repoussait seulement son expédition de quelques dizaines de minutes tout au plus... Le Père n'était pas content. Caché dans la chapelle souterraine, il était déjà en treillis, prêt à capturer l'âme torturée qui avait enlevé Millherr. Il n'avait vraiment, mais vraiment pas envie de faire une messe :

« Bénédicte-Marie, c'est la troisième pour moi, aujourd'hui. De toute façon il n'y a plus d'hosties.

- Mais ce sont de bonnes chrétiennes, mon père.

- Bonnes chrétiennes, bonnes chrétiennes..., grommela-t-il tout en enfilant sa soutane. »

Le royaume de Dieu était prêt.

Seule Julietta Millherr ne pouvait plus rechercher son fils, accaparée par la sauvegarde de la France. Ses actes, dès lors, ne concernent plus ce rapport.

Louis Calinamor, qui, après avoir fini de raconter son histoire, s'était aperçu qu'il lui était impossible de rentrer chez lui, mais ne voulait pas pour autant aller à la messe, se promenait dans les couloirs sans but précis, simplement parce qu'il savait qu'il n'arriverait pas à trouver le sommeil. J'étais en train de ranger mes Archives, au cas où l'explosion atomique ne les détruirait pas, de façon à ce qu'un chercheur futur puisse les utiliser, quand il passa devant la porte de ma turne, que j'avais laissé ouverte de façon à faire un courant d'air : même aux alentours de minuit, il faisait chaud, ce jour là.

« Salut Louis, belle nuit pour mourir?

- Trop tôt, trop tôt...

- Tu fais quoi?

- J'me promène, j'arrive pas à dormir et en plus, je peux pas retourner à l'Annexe.
- Et tu vas dormir où?
- Oh, j'trouverai bien quelque chose.
- Tu sais, Julien, il a un autre matelas...
- Mais j'vais quand même pas le réveiller!
- J'sais pas si il dort, je crois qu'Anne est passé le voir il y a pas longtemps. On va voir?»

Nous sommes montés au Troisième Rataud, jusqu'à la chambre de Julien, où Klara était ligotée. Elle avait fini par s'endormir. Le fait que la porte soit défoncée inquiéta Louis¹³, qui réveilla Klara et lui enleva son bâillon :

« C'est Anne, elle est devenue folle. Elle veut aller à l'Annexe suspendue à une corde. Elle a emmené Julien de force avec elle, nous dit Klara. »

Je n'avais aucune idée de l'endroit où pouvait se trouver MacAbiaut. Nous dûmes alors agir. Klara, Louis et moi. Je n'avais pas l'habitude de l'action détective, sinon par les rapports que j'écrivais pour le château de Gwinbeth, et il fallut improviser. D'abord, il fallait retrouver Anne, qui, dans l'état où elle était, pouvait faire n'importe quoi. Nous courûmes sur les toits vers l'Annexe, mais elle avait enlevé la corde qui lui avait permis de traverser la Rue d'Ulm. Il nous fallait agir autrement. Par les souterrains, c'était la seule solution. Aucun de nous n'était claustrophobe, une chance. Nous courûmes alors vers les sous-sols de l'Ecole. Une messe était en cours dans la chapelle tala. Nous passâmes devant sans un bruit et poursuivîmes notre chemin vers les profondeurs de la Montagne Sainte Geneviève.

La lampe de poche de Klara fut très utile. Mais nous ne trouvâmes jamais Anne : c'est MacAbiaut, ligoté, lui aussi, à une bombe nucléaire, que nous trouvâmes. Devant lui, un compte-à-rebours égrenait les secondes qu'il lui (nous) restait à vivre.

Il fallait agir, et vite.

Nous enlevâmes le bâillon de la bouche de Christophe, qui, réveillé, nous prévint :

« C'est Péroc qui m'a attaché. Il est diabolique. C'est lui qui avait volé la bombe nucléaire. Il veut faire sauter la Montagne Sainte Geneviève!

- Encore? nous exclamâmes tous en même temps, à ceci près que Klara dit « *Noch ein Mal?* »

- Il a décidé de m'éliminer de la surface de ce monde, et Paris aussi par la même occasion. En revanche, bonne nouvelle, il n'a rien à voir avec l'enlèvement de Bastien Millherr. »

Christophe nous précisa comment agir. Il avait quelques connaissances en physique nucléaire - son programme d'étude l'obligeait à suivre un séminaire de désamorçage. Nous ne pouvions le délier avant d'avoir désamorcé la bombe, qui n'exploserait, heureusement, que dans une heure. Il fallait commencer par dévisser l'ogive et couper un fil *noir*.

¹³ Mais pas Ivan, qui rentrait dans sa turne comme si rien ne s'était passé.

Pendant que nous désamorçons l'engin diabolique du Commissaire Péroc, Arghomate arrivait à la fin de la messe.

« ... et allez dans la paix du Christ. Allez, allez, plus vite, oui oui, dans la paix du Christ, tout à fait. »

Les mères ne se dépêchaient pas assez à son goût, et il commençait à s'impatienter. L'une d'entre elle dit :

« Mon père, puis-je me confesser? »

- Et bien, c'est à dire que...

- C'est peut-être notre dernière nuit, alors, je voudrait être en paix avec ma conscience...

- Mmmmm..., le père Arghomate pensait à Léonard Darlan. Il voulait l'attraper et le ramener le plus vite possible à la police. Une confession, ça prend trop de temps et puis les autres vont en demander aussi... Non, ce n'est pas possible.

- Avez-vous, mon père une action plus haute à accomplir?

- Oui ma fille, nous devons, Bénédicte-Marie, Vincent et moi empêcher un odieux criminel de nuire. »

Et pouvons-nous vous aider, demandèrent en chœur les mères. Le père Arghomate ne pouvait refuser. De l'aide, c'est toujours utile. Et bien, voici mon plan, chuchota-t-il après avoir rassemblé près de lui tous les participants de cette messe bien étrange...

Gilbereth Galent, qui préparait dès juin l'agrégation de philosophie qu'elle aurait à passer dans deux ans, entendit dans la nuit un étrange bruit. Un grand craquement, venant du toit de l'Annexe, où elle habitait. Elle savait que ce n'était pas normal et téléphona immédiatement à son copain Arno, qui, malheureusement, habitait au 45.

« Arno, Arno, il se passe des choses étranges ici. »

A ce moment là, elle entendit des gens enfoncer la porte de son voisin, Joussid Davet.

« Arno, Arno AAAAh! »

Anne venait d'enfoncer la porte de la chambre de Gilbereth.

« Où se cache-t-il? Dit moi où il se cache? »

- Qui, qui? ...

- Tu sais!

- Euh... Joussid?

- Ah! »

Julien venait de se servir de la porte pour assommer Anne.

« J'étais obligé, dit-il à Gilbereth, elle est pas normale ce soir. Tu connais *X-Men*? »

- Euh, non!

- Pas grave. C'est dans l'épisode B-3, la troisième saison de la série, que la *X-Woman* devient folle, au moment où elle va capturer *W-Girl* et *Y-Grand-Pa*. Tu vois? »

Joussid, qui était aux toilettes au moment de l'action arriva.

« Que s'est-il donc passé? Ma porte est enfoncée.
Qu'a-t-on voulu me faire? Pourtant cadenassée
Elle fut arrachée. Que sais-tu Gilbereth?
Il faut qu'à ma question réponse soit prête.
Et toi petit Julien, pourquoi tout ces ténèbres?
Faut-il donc que la nuit soit un esprit funèbre?
Oh mais c'est Anne là, que lui avez-vous fait?
Vous l'avez assommée? Ca a beaucoup d'effet?
Elle a l'air de dormir, comme un ange ou un zèbre
Comme un tout nouveau né, ou un homme célèbre.
- Joussid... C'est elle qui a enfoncé ta porte..., dit Julien.
- Comment! Anne... Je ne la savais pas si forte! »

C'est environ une seconde avant l'explosion de la bombe que nous réussîmes à la désamorcer. Paris était sauvé, nous étions fatigués.

Mais l'aventure ne s'arrêtait pas là, il fallait trouver Anne! Finalement si, l'aventure s'arrêta là pour moi. Je préférerais rentrer dormir et laisser MacAbiaut prévenir les autorités militaires. Louis Calinamor était d'accord, seule Klara affichait la volonté, *Julien zu finden*, mais elle ne pouvait non plus faire un pas.

Alors que Mac remontait à la surface, les talas s'enfonçaient sous terre, probablement pour une séance de prière collective, pensâmes-nous lorsque nous les croisâmes.

Chapitre Six : Après quelques heures de repos.

Le grand matin s'offrait aux yeux embués de sommeil de Christophe MacAbiaut. Il ouvrit sa fenêtre et regarda le ciel. « Bonne journée pour une enquête », pensa-t-il, se remémorant les aventures vécues la veille et cette nuit même. Heureusement que ses capacités à résister aux chocs et à récupérer étaient très grandes. La nature avait bien fait les choses. Il nota cette pensée sur son nouveau carnet.

Il y a quelques heures, il avait indiqué aux soldats de faction devant l'Ecole que la bombe recherchée se trouvait sous le sol, et qu'elle était désamorcée. Chirac fut immédiatement prévenu, et d'ailleurs, il avait levé l'état de siège et cessé d'appliquer l'article 16. Et, très tôt ce matin, sachant qu'une grande partie des Français avaient passé leur nuit devant la télévision, cherchant à savoir où la bombe allait exploser, Chirac avait parlé, disant que tout risque était dorénavant exclu. Les chars commençaient déjà à quitter Paris.

Julietta Millherr fut remerciée chaleureusement. Elle se remit à chercher son fils, devant se rendre à l'évidence : les Russes ne l'avaient pas enlevé.

Pour Christophe, le mystère restait entier.

Joussid Davet n'avait pas enlevé Bastien. Julien¹⁴, qui avait *alexandriné* une partie de la nuit avec ce *beau parleur*, en était maintenant sûr. Certes Bastien l'énervait, et il reconnaissait avoir dit les mots que Julien avait entendu, mais ce n'étaient que métaphores et métonymies.

Bénédicte-Marie et les talas s'étaient perdus sous terre.

Mais qui, alors avait enlevé Bastien Millherr? Le mystère restait complet.

Complet, sauf pour Millherr lui même.

La forme s'approcha de Bastien Millherr et se jeta sauvagement sur lui, levant son couteau très haut pour le laisser retomber sans force. La forme enleva le bâillon de Bastien et lui dit :

« Hi! Bastien.

- Hi! ... Laetitia! »

Laetitia!

C'est brûlante d'un amour trop longtemps refoulé qu'elle avait, aidée de ses camarades, enlevé Bastien. Laetitia, petite blonde peu loquace, avait depuis longtemps aimé Bastien en secret. Bastien, lui, ne s'était jamais rendu compte de rien, et avait

¹⁴ Qui avait aussi téléphoné au 45 pour dire à Klara que tout allait bien.

ignoré royalement cette soupirante. Elle en avait eu assez, et, après une dépression, avait fait appel à ses camarades pour enlever Bastien et lui déclarer son amour.

Mais ce qui devait s'avérer une excursion en amoureux s'était transformé en séquestration du fait de l'arrivée des soldats. Il était devenu très difficile de sortir de Paris et Laetitia avait dû garder Bastien chez elle. Mais au bout d'un moment, il fallait révéler sa véritable identité. Ce qu'elle fit.

Mais Bastien n'était pas de cet avis :

« Au secours, AU SECOOOUUURS!! »

Laetitia dut prendre une mesure immédiate et elle assomma de nouveau Bastien. Elle lui injecta ensuite un somnifère puissant qui fit même taire les rêves que Bastien aurait pu avoir au cours de ce sommeil provoqué.

Bernard G.-Gabriel et Frédérique se réveillèrent au même moment, l'une ayant par mégarde fait tomber l'autre du lit en sursautant. « Mais c'est sûr!, dit-elle. » Elle avait décidé de se lancer dans l'enquête devant permettre l'arrestation du commando qui avait enlevé Bastien Millherr. Justement, ce samedi matin, il n'y avait rien à faire en attendant la proclamation des résultats d'admission du concours. Profitons-en pour faire notre enquête, proposa Frédérique à Bernard, qui, ma foi, ne trouvait pas cela complètement idiot. Mais par où commencer?

Des questions comme celle-là, Frédérique s'en posait beaucoup. Elle avait peu de pistes, mais, aux dernières nouvelles, la voie était libre dans Paris et l'on pouvait de nouveau enquêter à sa guise dans les rues de la capitale.

Bernard se remettait difficilement de ce réveil brutal mais réussit à descendre au *petit-pot*, pour prendre un petit-déjeuner copieux avant de commencer à enquêter.

« *A toutes les filles que j'ai aimé, Avant...*, chantonait Ivan, qui, avait besoin de temps pour se réveiller.

- Salut Ivan!

- *Elles avaient, elles avaient, des océans au fonds des yeux...* Salut Fred, Salut Bernard. *Elles chantaient, elles chantaient...*

- Qu'est-ce qui s'est passé cette nuit, Ivan?

- Oh! Klara était ligotée dans la chambre de Julien, mais j'ai pas voulu me mêler de ce qui ne me regarde pas. Des goûts et des couleurs, hein! »

Avec seulement trois personnes, cette table semblait vide. L'arrivée de Bénédicte-Marie et de Vincent, crottés, fatigués, sortant d'une nuit passée dans les souterrains de la Montagne Sainte Geneviève, commença à remplir la table. Anne (avec une grosse bosse), Julien et Klara, suivirent de peu. Louis Calinamor et Christophe MacAbiaut vinrent compléter ce groupe.

« Je sais qui est le coupable, déclara Christophe. »

Silence.

« Mais non, c'est une blague ! dit-il en buvant son café. » Il précisa ensuite qu'il n'avait aucune idée. L'identité du coupable ? Ah, vaste question !

« Mais je sais ce qu'il faut faire. Au lieu de me tirer dans les pattes, vous auriez mieux fait de m'aider. N'est-ce-pas Bénédicte-Marie?

- Euh... ne sut que répondre Bénédicte-Marie, qui, honteuse, prenait conscience de l'impolitesse avec laquelle elle avait doublé MacAbiaut.

- Pareil pour toi, Anne !

- Oh, ta gueule ! Si t'es pas capable de retrouver le coupable tout seul, tu crois pas qu'on va t'aider. J'suis pas de bonne humeur aujourd'hui. J'ai reçu une porte sur la tête, comme qui dirait. Hein, Julien, c'est pas vrai?

- C'était la seule façon de t'arrêter.

- Bon, d'accord, je me suis un peu emportée, mais...

- Alors, vous êtes prêts à m'aider, oui ou non ? »

Seule la réponse à cette question intéressait MacAbiaut. Il en avait assez de ces petites haines qui empêchaient le travail bien fait. Mais il ne savait pas plus comment trouver le coupable.

C'est alors qu'arrivèrent Léonard et Julietta, qui semblaient n'avoir pas dormi de la nuit. Léonard, les yeux mi-clos, demanda à ce qu'on écoute Julietta.

« Primo, il faut retrouver mon fils, très rapidement. Le plus tôt sera le mieux. Secundo, je présente mes excuses à Monsieur MacAbiaut, qui n'est pas vraiment l'idiot complet que j'avais cru trouver. Il n'est peut-être pas talentueux, mais il a de la conscience professionnelle. J'accepte de l'associer à mon enquête, ainsi que vous tous. »

La situation ne plaisait pas à MacAbiaut. Il trouvait Julietta *réellement envahissante*. Mais voilà, il allait devoir faire avec. L'heure n'était plus aux guéguerres. Mais il n'avait jamais travaillé avec un si grand nombre de personnes. Passe encore que Calinamor l'aide, mais si l'on ajoutait Bernard et Frédérique, Anne, Julien et Klara, Ivan, Léonard et Julietta, sans oublier Philippe, Vincent et Bénédicte-Marie, la geste détective risquait fortement de devenir l'annexe laï que d'une tribu scout. Et cela faisait *très* peur à Christophe.

Il fallait pouvoir déléguer à chacun des tâches précises. Anne et Julien devaient examiner en détail leurs *Cahiers à Ragots*, sans parti-pris cette fois-ci. Vincent et Bénédicte-Marie allaient interroger certaines personnes, qui connaissaient Bastien de près ou de loin, mais que l'on avait pour l'instant négligé. Léonard et Julietta mettaient sur écoute quelques suspects. Bernard et Frédérique, de leur côté, coordonnaient les différents renseignements, que, toutes les demi-heures, les parties devaient leur remettre. Mac s'occupait de la solution.

Bénédicte-Marie et Vincent commencèrent leurs *interviews* par quelqu'un que l'enquête avait complètement laissé de côté.

« *Dring dring*, sonnèrent Vincent et Bénédicte-Marie chez Laetitia Hsetmop, qui avait été en classe avec Bastien.

- On dirait qu'il n'y a personne.
- Oui, oui, j'arrive... j'arrive!
- Bonjour Laetitia, on vient faire une enquête.
- Bonjour Vincent, bonjour Bénédicte-Marie... Mais entrez donc. »

Chez Laetitia, rien ne laissait soupçonner un quelconque enlèvement. Et Bénédicte-Marie considérait comme sacrilège le fait de soupçonner Laetitia. Il fallait commencer l'enquête par elle pour en être débarrassée, et pouvoir passer aux choses sérieuses.

Mais Vincent se sentait mal à l'aise, il se sentait comme Hansel dans la maison en pain d'épice de la sorcière. Quelque chose clochait, mais il ne savait pas encore ce qui clochait. Louche, c'est louche, tout ceci est louche...

« Et comme cela, vous me soupçonnez d'avoir enlevé le pauvre Millherr? dit Laetitia à Bénédicte-Ma et Vincent.

- Oh! si peu! c'est juste pour l'enquête, tu sais... pure routine. Et donc, tu n'as pas enlevé Bastien?

- Bien sûr que non! »

De l'autre côté d'une porte, Bastien, qui se remettait lentement de ses émotions, commençait à percevoir des voix. Vincent, et Bénédicte-Marie! Il essaya de faire du bruit, pour attirer leur attention. Mais il se sentait si faible, si faible. Il n'arrivait même pas, saucissonné comme il était, à faire du bruit avec ses jambes. Quand à crier, inutile, un bâillon très serré annulait jusqu'à l'idée même d'appeler au secours.

Que faire, que faire, que faire?¹⁵

A priori pas grand chose. De toute façon, Bénédicte-Marie et Vincent étaient déjà repartis, ne trouvant ni indices, ni suspects, ni surtout millherr.

Plus loin, au 45 de la Rue d'Ulm, Christophe prenait connaissance de la toute dernière analyse des *Cahiers à Ragots* d'Anne et Julien. Il prévint aussitôt toutes les parties prenantes de l'Affaire et réunit tout le monde Salle Dussane. Il était 11h.

« Je suis désormais en mesure de vous donner le nom du coupable, de celui qui a enlevé Bastien Millherr.

« J'avais commencé par croire à la culpabilité d'Anne et Julien, qui formaient un couple de suspects idéaux : relations louches, relations nocturnes, connaissance précise de l'Ecole... Mais bien vite, je dus me rendre à *l'évidence* : ils n'étaient pas coupables. Mieux, ils étaient au service du Bien.

« Bénédicte-Marie et Vincent semblèrent alors désignés par Dieu lui-même. Au service d'un curé félon, ils pouvaient bien m'en vouloir assez de ne pas être *Scout* pour enlever Bastien Millherr et s'arranger pour le retrouver, et donc pour me discréditer aux yeux de l'Ecole, et ainsi me mettre en congé sans traitement pour défaut de résultats... Mais

¹⁵ La lourdeur stylistique est-elle proportionnelle au nombre de répétitions? [Note de l'Auteur]

leur *innocence*, leur participation quotidienne à la félicité terrestre ne collait pas. Ils ne pouvaient être coupables. Non.

« Je me tournai alors vers ceux que rien ne semblaient désigner, vers ceux qui *auraient du* être coupables si la réalité était un roman policier. Vers Philippe et Ivan. Sombres parmi les sombres, mais indistinctement extérieurs au déroulement normal de l'action, telle que ...¹⁶ a commencé à transcrire dans son rapport, ils auraient du être coupables. Mais non. Philippe mangeait au moment du drame et Ivan chantait sous sa douche¹⁷.

« Alors, qui? Mon esprit s'obscurcissait à mesure que le nombre des suspects s'amenuisait. Celui qui se fait appeler Halenson alors? Mais il n'est pas assez tordu pour s'enfermer dans une situation littéraire aussi embrouillée.

« Anne, Julie, Bénédicte-Marie, Vincent, Philippe, Ivan, Hal... Léonard Darlan alors? Qu'une alliance avec le traître Péroc aurait rendu plus diabolique que le diable lui-même? Non, son amour pour Julietta Millherr lui aurait fait bien vite avouer un geste que rien, de toute façon, ne pourrait expliquer.

« Qui alors, bon sang, mais qui? Le cercle des suspects se rétrécissait à vue d'oeil maintenant. Il n'y avait plus le moindre choix. Il fallait que ce soient Frédérique et Bernard!

- Quoi ! s'exclamèrent Bernard et Frédérique.

- Oui, et dès lors tout s'explique. Vous seuls avez pu imaginer ce plan diabolique, répliqua MacAbiaut. Je n'ai encore ni le motif ni le comment, mais je vous tiens, mes coupables !

- Mais c'est impossible, c'est de la connerie tout ça ! »

Frédérique et Bernard eurent du mal à se faire entendre : tout le monde était d'accord pour décider que ça faisait de bons coupables : peu soupçonnables, en apparences honnêtes, voire innocents... Julietta Millherr s'abattit sur eux avec la hargne d'une mère militaire à la recherche de son fils.

« Que lui avez-vous fait? Que lui avez-vous fait, ... mon nounours... mon bébé...

- Mais on n'a rien fait...

- Ne niez pas, cela ne sert à rien. Nous savons !

- Mais c'est fou, c'est complètement fou !

- Dites-nous plutôt où se trouve Bastien, répliqua Mac d'une voix sèche.

- Mais puisqu'on te dit qu'on en sait rien !!!

- Ah! vous faites les fortes têtes ! Je vais devoir sévir ! Vincent! Apporte moi l'Arme Suprême¹⁸ ! »

L'arme suprême des Talas de l'Ecole Normale, qui avait été sortie de son tabernacle récemment, était une invention tordu d'un ancien élève physicien de l'Ecole : un détecteur de mensonges. Dans les temps reculés où les communistes disposaient à l'Ecole d'une «surface sociale » importante, les catholiques se devaient de protéger

¹⁶ Mon identité doit demeurer cachée.

¹⁷ Fredonnait une valse pour être précis.

¹⁸ Voir plus haut.

leur chapelle, leur religion. Par peur du noyautage, ils instaurèrent un examen de conscience électronique. Le détecteur de mensonge fut inventé à ce moment là. Il est vite tombé en désuétude, personne, mais vraiment *personne*, ne cherchant à noyauter le mouvement tala. Mais il était resté, bien conservé, dans le tabernacle, avec les hosties. Et voilà qu'il pouvait enfin servir. Voilà qu'il allait servir à retrouver Bastien Millherr.

Encore une affaire qui finit bien, pensait MacAbiaut, qui se remémorait avec joie la proposition timide de Vincent ce matin même, lui offrant le concours de l'Arme Suprême.

Ils placèrent les électrodes sur le front de Frédérique, et lui posèrent *la* Question. La machine déclara que Frédérique disait la vérité. Ni elle, ni Bernard n'avaient enlevé Bastien Millherr. Que faire alors? Que faire? MacAbiaut était dans un beau pétrin.

Chapitre Sept : Ivan-Le-Terrible.

...comme des pans de siècles en voyage.

Saint-John Perse, Anabase VII.

« *Les souvenirs de nos premières rencontres sont encore vifs comme un froid d'automne...* » Alexandre Vincent, Epilogue.

Pendant ce temps là, Laetitia parlementait avec Bastien. Elle ne le libérerait, disait-elle, qu'à la condition qu'il l'aime, et qu'ils passent le reste de leur vie ensemble. Il était 12 heures.

Le chantage affectif ne fonctionnait cependant pas, et Bastien refusait d'aimer Laetitia, ce que ne comprenait pas cette dernière.

« Je vais être obligé de te tuer, alors. Et ça risque de faire mal.

- Laetitia, attends, attends, pense à ce que nous avons vécu en commun, pense à NOUS, réfléchis un peu. Laetitia, voyons, Laetitia. NOUS! NOUS. NOUTES. NANTES! NANTES! NAAAAANNNTES! se mit à crier Bastien. »

Au même moment, sous terre, sous l'Ecole, dans le souterrain tala, Vincent, des écouteurs sur la tête, entendait les fragments de conversation que le micro, qu'intrigué, il avait caché chez la blonde Laetitia, retransmettait. Il lui semblait reconnaître un son caractéristique. Il avait bien fait de suivre son instinct, son intuition qui lui disait que la blonde Hsetmop cachait quelque chose de louche, de *pas catholique*. Il prévint MacAbiaut très rapidement.

Il fallait agir, et vite! La proclamation des résultats du concours aurait maintenant lieu dans moins de deux heures, et Mac devait assurer la sécurité des personnalités, en l'occurrence de Guyard et des membres des différents jury. Babeth Logik, notamment, avait entendu circuler quelques rumeurs alarmantes sur sa personne, et elle avait pris peur. Rener et Boyaux, putréfacteurs philocrateux, craignaient — à juste titre — pour leur vie.

Christophe MacAbiaut se précipita donc chez Laetitia Hsetmop, pour sauver Bastien des griffes de la mort et en finir une fois pour toute avec cette histoire. Il commençait sérieusement à en avoir marre, et ne rêvait que d'une chose, pouvoir dire à « Halenson » : « je trouvai Bastien chez Hsetmop et hop! fini. Encore une aventure qui se terminait bien. »

Malheureusement, cela ne se passa pas si bien que cela. Vincent, l'oreille collée à ce qui se passait chez la ravisseuse de Bastien, put en effet entendre, peu après le départ de MacAbiaut pour cet appartement :

« *Dring dring...*

- OK, j'arrive. ...¹⁹ OH!
- Salut poupée, tu me reconnais.
- Non, pas du tout !
- On m'appelait Péroc. Mais je n'ai plus de nom, maintenant. D'aucuns m'ont pris pour un journaliste, et maintenant, il me prendront pour...²⁰ »

Quand Christophe arriva, tout n'était que calme. Ni Laetitia, ni Bastien. Il put cependant relever les indices de la présence de Bastien dans ces lieux : quelques cheveux, un peigne... juste quelques indices.

Rien qui ne lui dit où se trouvait Bastien.

Il devait partir pour Jourdan ! Il était plus que temps, s'il voulait arriver à l'heure et protéger le jury et Guyard²¹.

Mac arriva à Jourdan peu après l'arrivée de Guyard, qui, en camion, avait d'autant plus fait sensation que le directeur avait tenu à ce qu'il soit garé dans la cour de Jourdan, où une estrade et un pupitre avaient aussi été installés. MacAbiaut les inspecta rapidement, et ne trouva rien à redire, apparemment, pas de bombes, ni de risque que Guyard soit enlevé.

Guyard était en colère :

« Monsieur MacAbiaut, quand prendrez-vous conscience de vos responsabilités ! Comprenez vous que vous avez à protéger une partie de l'élite intellectuelle française. Ces retards à répétition ne sont pas la preuve d'un grand professionnalisme... »

Les candidats, qui attendaient avec impatience l'énoncé des résultats, regardaient Mac d'un mauvais oeil. Comment, c'était lui qui retardait tout ! Ca fait si longtemps qu'on attend... Ivan et Anne étaient là, non en tant que candidats, mais en tant qu'observateurs, Frédérique accompagnait Bernard, et Julien Klara. Une cinquantaine d'autres personnes attendaient, plus ou moins anxieuses, la proclamation.

Il faisait chaud, et l'ambiance était caractéristique de la Proclamation. Un mélange d'angoisse et de résignation, de sueur et d'espoirs. Il était 14h15.

Guyard monta sur l'estrade et commença :

« Les admis au concours B/L de l'Ecole Normale Supérieure sont, par ordre de mérite... TOUS MORTS. Ahahahahaaaa ! »

Péroc enleva son masque de Stéphane Guyard et se révéla à la population quasi-normalienne et normalienne, tout en écrasant rageusement un bouton d'une

¹⁹ Bruits de portes. [note de Vincent]

²⁰ Pour un peu de suspense, nous cacherons le nom que Vincent put entendre, et la suite d'une conversation qui nous apprendrait trop de choses...

²¹ C'est à « Jourdan », sur le site de l'ancienne Ecole normale supérieure de Jeunes Filles, dite « Sèvres », que se fait traditionnellement la proclamation des résultats d'entrée au concours d'entrée, en présence du directeur et des membres des jurys.

télécommande, espérant faire exploser la tonne de T.N.T. que contenait son camion, dans lequel étaient ligotés Bastien, Laetitia et Guyard.

Mais rien ne se passa.

Explication.

Vincent, après avoir entendu l'arrivée de Péroc et le discours qui s'en suivit, courut boulevard Jourdan, prévenant au passage Louis Calinamor. Péroc, en enlevant Laetitia, lui avait en effet exposé en long et en détail son plan minutieux, destiné à exterminer une bonne fois pour toute MacAbiaut et l'Ecole Normale. Il s'agissait de faire exploser un camion bourré de T.N.T. au moment de la proclamation des résultats. Il mourrait aussi, et alors ? Son Oeuvre serait enfin accomplie. Mais pour attirer Mac dans les griffes du piège, il ne fallait pas qu'il trouve Bastien avant.

Bastien, qui faisait malgré lui partie de la machination, la trouvait effrayante et totalement insensée. Une foule de questions se posaient à son esprit fatigué : Comment Péroc l'avait retrouvé, comment était-il sûr que Mac allait se trouver Boulevard Jourdan ? Ca colle pas, mais pas du tout, se disait-il, c'est *complètement incohérent* !

Il n'empêche : Vincent réussit, avec l'aide de Louis, à libérer Bastien, Laetitia et Guyard, et à désamorcer la bombe. Ce qui explique que le camion ne sauta pas et que les normaliens purent vivre longtemps et, pour une part non négligeable d'entre eux, avoir beaucoup d'enfants.

Tout cependant ne se termina pas là.

Péroc, constatant l'échec de son plan machiavélique, tenta de s'échapper. Christophe ne savait où donner de la tête, et ne sut se décider à poursuivre le commissaire félon. C'est pourquoi Anne, n'écouterant que son courage, se lança à sa poursuite. Malheureusement pour elle, Péroc, s'apercevant du danger qu'il courait à se faire arrêter, se retourna contre Anne, bien décidé à en finir. Et notre courageuse héroïne ne reçut un coup de poing dans l'estomac qui lui fit tourner de l'oeil.

Pendant ce temps là, Christophe, qui n'avait jamais été très « physique », téléphonait à la police, et accueillait, dans une des salles de Jourdan, les rescapés. Bastien, content de revoir la lumière, Laetitia, qui n'avait d'yeux que pour celui qui allait lui échapper, pour toujours, et Guyard, impatient de proclamer des résultats qu'il conservait depuis ce matin bien précieusement dans la poche intérieure de sa veste.

Il se posait à la science policière et détective de MacAbiaut un terrible dilemme : Que faire d'une nymphomane à la limite de la psychopathie ? Allait-elle laisser partir Bastien, auquel elle vouait un amour démoniaque ?

Il se passa alors quelque chose d'extraordinaire. Laetitia, diaphane et attristée par l'irréversible départ d'un Bastien qui, parce qu'il avait déjà oublié ce qui lui était arrivé, commençait à accuser Vincent de lui avoir fait mal lors du sauvetage, tourna la

tête, lentement, et, auréolé d'un rayon de soleil, vit celui avec lequel elle se sentit immédiatement en *accord*, le brun, volubile et musical Ivan.

Lui, Ivan, qui ne cessait de chanter la joie qu'il avait à vivre, joie que ressentent tous ceux qui, un jour ou l'autre ont eu la possibilité de réaliser ce qui, d'une manière ou d'une autre aurait du ne jamais avoir lieu, perça du regard la petite blonde au teint d'aurore et se vit — le temps ayant comme cessé d'exercer son poids sur lui — blanchi par l'âge, aux côtés de celle qu'il ne quitterait plus.

Leurs corps ne firent plus qu'un.

FIN.

ANNEXE

Droit de réponse :

A peine avais-je publié le rapport que vous venez de lire que plusieurs plaintes me parvinrent. Une lettre d'Anne notamment :

« Ce soit-disant « rapport » n'est qu'un tissu de mensonges. Tu me présentes comme un bélier humain et affirmes que j'ai, à plusieurs reprises, enfoncé les portes, tant du Deuxième Rataud que de l'Annexe. Tout cela est faux!!!

Tout s'est passé de la manière la plus simple du monde. En effet, ce soir là, je me demandais si il serait possible de prendre Joussid Davet sur le fait, et libérer Millherr par la même occasion, afin de montrer à MacAbiaut que sa prétendue « science détective » dont tu t'es fait le défenseur, n'était que foutaises. Bon, j'ai échoué, et alors! Cela ne justifie pas le maquillage éhonté de la vérité!

Julien ne voulait pas m'ouvrir. J'ai alors certes tambouriné un moment à la porte, jusqu'à ce que je comprenne qu'il avait mis ses boules Quiès, ce qu'il avait déjà fait auparavant. Pas bête, je suis simplement descendue, et j'ai escaladé le mur, jusqu'à sa fenêtre, qui était ouverte. J'entrai, je lui parlai. Nous voyageâmes.

Plus tard, nous partîmes de concert à la recherche de Joussid. Et jamais je n'ai ligoté de Klara. C'est pur fantasme de ta part! »

Cependant, le lecteur doit savoir que : *petit un*, plusieurs portes ont été enfoncées cette nuit là, et que *petit deux*, tout laisse à penser qu'Anne n'est pas étrangère à ces événements. J'avoue que la reconstruction post-événementielle emprunte quelques tournures romanesques, à la fois parce que la vérité est toujours un peu cachée (qui protège Anne en tentant d'établir sa version des faits?), et parce que c'est plus drôle.

Anne n'est cependant pas la seule à se plaindre de son rôle dans mon rapport. Vincent Alexandre fait la remarque suivante :

« Une vie consacrée à Bénédicte-Marie, dont chaque jour et bien des nuits furent habités par le patient déchiffrement de messes épaisses et imprévisibles, m'a pratiquement mené au bord de l'athéisme. Alors que, semaine après semaine, leur Dieu s'estompe un peu plus, alors qu'il aura bientôt pris pour moi la texture spongieuse d'une poire pourrie par le séjour onctueux et humide d'un sac plastique, j'éprouve à tracer ces lignes²² une difficulté mêlée d'angoisse, dans laquelle la souffrance a supplanté l'ancienne volupté.

Depuis dix ans, je vis pour et par le vin de messe, pour mener à bien une dernière tâche, la seule qui importe. Depuis dix ans, je n'ai rien bu d'autre. Or voilà que votre rapport, douce mélancolie de la gloire passée d'une aube d'hiver,

²² Vincent m'a envoyé une lettre manuscrite.

relate fallacieusement, dans la douleur salvatrice d'une faute innocente, une de mes conversations avec le père Arghomate, que l'alcool et l'heure tardive amenait à un haut degré de spiritualité. Jamais, et le souvenir de cette rencontre est encore vif comme un froid d'automne, il ne m'a assimilé à un « simple d'esprit », figure emblématique des hautes conditions chrétiennes.

Je vous prie, monsieur, de rectifier rapidement la teneur de votre rapport. »